U d'/of OTTAWA
39003003333597

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mescartsoumat00lign

774-1A-83
64 orange

# MES ÉCARTS

OU

# MA TÊTE EN LIBERTÉ

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

M. FERNAND CAUSSY

---

*A LA MÊME LIBRAIRIE*

Les Nouvelles de Girolamo Morlini, Napolitain, traduites du latin . . . . . 1 vol.

Sénac de Meilhan : Considérations sur l'Esprit et les Mœurs, choisies et accompagnées d'une notice et d'un commentaire . . . . . 1 vol.

*A LA LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE*

Laclos, 1741-1803, d'après des documents originaux, suivi d'un mémoire inédit de Laclos . . . . . 1 vol.

---

*CHARLES-JOSEPH, PRINCE DE LIGNE*

---

# Mes Ecarts

ou

# ma Tête en Liberté

*Réflexions choisies, ordonnées,*
*et accompagnées d'une notice et d'une bibliographie*

PAR

FERNAND CAUSSY

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
*E. SANSOT & Cie*
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

MCMVI

491485

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*12 exemplaires sur Hollande Van Gelder Zoonen*
*numérotés de 1 à 12*

N.° ▬▬▬

D
285.8
.L5A33
1906

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

# *AVERTISSEMENT*

*Lorsque je proposai naguère à M. Sansot la réimpression des* Considérations sur l'esprit et les mœurs *de Sénac de Meilhan, je lui exprimai en même temps le vœu qu'il leur donnât une manière de pendant avec les* Ecarts *du Prince de Ligne. « A côté de l'immoraliste par principes, on aurait, lui dis-je, pour cette fin du* XVIII^e^ *siècle, l'immoraliste par insouciance, ou, comme on dit, l'amoraliste, celui-là plus décidé, mais celui-ci plus naturel, et partant plus aimable. Les réflexions de l'administrateur et de l'homme d'étude, sont approfondies et spécieuses, mais celles du guerrier, de l'homme du monde, sont bien plus justes, tant qu'il se borne à constater des faits, parce qu'elles sont de*

*premier jet. Car le prince de Ligne avait ceci de bon, dans son temps, qu'il n'était pas un homme à systèmes ; il prenait les événements comme ils se produisaient ; jamais le soin d'accorder les contradictions. Et puis il y avait alors dans les affaires de l'Etat, aussi bien que dans les intrigues de la société, mille ressorts qu'on ne voyait que de haut, et dont seul un très grand seigneur pouvait parler sans se rendre suspect d'ignorance ou d'envie. Le prince de Ligne est de ceux-là, etc., etc. »* — *M. Sansot voulut bien s'employer à ce projet et voici le volume que nous devons à ses soins.*

*Les* Ecarts *du prince de Ligne ont été réimprimés partiellement plusieurs fois. M^me^ de Staël en avait publié quelques fragments, mais fort retouchés, à la suite de son volume* Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne. *Un ami du prince de Ligne, que les bibliographes appellent Malte-Brun, mais qui a signé la notice de son recueil : le comte de B. — initiale que je n'ai pu compléter — en a donné des extraits plus considérables au tome II des* Œuvres choisies du prince de Ligne, *Genève, 2 vol. in-8°, 1809, toujours avec des cor-*

*rections de style ; ces extraits, ainsi que leurs corrections, se retrouvent au tome III des* Mémoires *du prince de Ligne (1827, 5 vol. in-8°) et au tome II des* Œuvres *publiées à Bruxelles en 1860 (4 vol. in-12) ; ils sont pris aux tomes XIII et XIII*[bis] des Mélanges militaires littéraires et sentimentaires. *D'autres pensées, tirées du tome XX de ces* Mélanges, *ont été imprimées à Bruxelles, en 1860, par Albert Lacroix, à la suite des* Mémoires *du prince de Ligne. La plupart de ces passages figurent ici, mais publiés dans le texte de l'édition originale ; on y a joint des pensées empruntées aux tomes XXIII, XXIV, XXVI, XXIX et XXXI des* Mélanges militaires, littéraires, etc.

*Le prince de Ligne ne fut guère satisfait des divers choix qui se firent de ses* Œuvres *durant sa vie. Il appelait M*[me] *de Staël sa* bonne protectrice, *il lui disait :* une seule de vos phrases, votre nom ont fait ma fortune ; *mais dans l'instant qu'il reçut le volume des* Lettres et Pensées, *j'imagine que, selon une locution à lui familière, il la traita de* vieille coquine qui a perdu ses règles. *L'éditeur du présent recueil, s'il a respecté le texte original,*

*s'est permis une innovation qui lui aurait bien valu pendant trois minutes la malédiction du prince. Dans les livres de morale, celui-ci aimait le désordre ; cela contraint le lecteur, disait-il, à prendre les pensées une à une, à réfléchir longuement sur elles. Crainte de passer pour un « sujet académique », il se piquait de n'être pas moins brouillon que feu Monsieur le duc de Saint-Simon. Aucun livre, par suite, ne répondit jamais si exactement au titre de* Mélanges *que le sien, l'auteur entassant pêle-mêle dans un tiroir, vers, pensées, théâtres, lettres, essais, mémoires, etc., et, quand le tiroir était plein, l'envoyant à son libraire qu'une entreprise si nouvelle finit par ruiner. « L'ordre, écrivait-il, dont je suis l'ennemi, qui nous vient des enfers, et que j'y retrouverai malheureusement après ma mort, n'en est pas sorti tout à fait. » Heureusement, non ; mais il en est sorti, et c'est dans cette inspiration infernale que, ne jugeant pas ces pensées si profondes qu'elles portent beaucoup à la rêverie, et que les tirant de plusieurs volumes où elles sont éparses pour les grouper en un seul, on les a rangées dans un ordre peu rigoureux, pas du tout mé-*

*thodique, et auquel du reste on ne tient nullement, mais qui, pense-t-on, doit ajouter à l'agrément de la lecture.*

*Une même considération a fait suivre ces* Ecarts *d'un essai de bibliographie qui aidera peut-être ceux qu'intéresse particulièrement le prince de Ligne dans leur démarche au travers de son œuvre multiple et confuse. Ce n'est pas pour ceux-ci, je dois le dire, que la notice insuffisante de l'introduction a été écrite. Elle s'adresse plutôt à ceux qui, ayant oublié les aventures du personnage, ne seront pas mécontents de se les voir brièvement rappelées. Mais l'on m'engage à tenter bientôt de satisfaire les uns et les autres avec un ouvrage plus complet, dont la notice de celui-ci ne serait qu'une première et très hâtive esquisse, et c'est un projet auquel je songe avec quelque suite.*

*C.*

# NOTICE
SUR
# LE PRINCE DE LIGNE

# *NOTICE*
# *SUR*
# *LE PRINCE DE LIGNE*

« *Le seul étranger qui, dans le genre français, est devenu modèle au lieu de rester imitateur* », *a écrit madame de Staël,* (1) *se vantait volontiers de n'avoir point de patrie. Français en Autriche, Autrichien en France, l'un ou l'autre en Russie, disait-il,* (2) *et même Polonais un peu, ayant reçu l'indigénat de ce pays,* (3) *il n'était pas jusqu'aux Turcs dont il n'imitât les façons, soit à la guerre, soit en amour,* (4) *tant le souci de se montrer avant tout Européen était chez lui minutieux et constant. A la vérité, il était Wallon, et sans doute ne faisait-il ouver-*

(1) Préface des *Lettres et Pensées* du maréchal Prince de Ligne. V. la Bibliographie à la fin de notre volume.
(2) IX[e] lettre à la marquise de Coigny.
(3) *Mémoires.* (1860).
(4) *Préjugés Militaires* ; VI[e] lettre à M. Schœpflin.

*tement profession de cosmopolitisme que par un dépit, fort légitime chez un militaire, d'être né dans un pays si pauvre en grands généraux. Il ne faut rien croire, en effet, de cette note des* Remarques littéraires sur la correspondance de La Harpe, *où il se donne comme « indigne, demi-germain, Batave, Belge, Tudesque et Barbare ». Le prince de Ligne, à ses propres yeux, ne se mettait guère au-dessous de La Bruyère comme moraliste, de Voltaire comme épistolier, et pour ce qui est de son art favori, celui de la guerre, il était fort persuadé de l'emporter sur Bonaparte, si on lui donnait jamais une armée pour le combattre. (1)*

*La famille de Ligne semble tirer son nom et sans doute son origine du petit village de Ligne, en Belgique. Les généalogistes lui assignent des titres beaucoup plus glorieux. Les uns la font descendre d'un roi de Bohème, et de Witikind, d'autres de Charlemagne par Thierry d'Enfer. (2) Tous ceux-ci sont modestes. Car il y eut, selon les légendes, un roi de la Grande-Bretagne nommé Leyr, qui fut chassé de son royaume et vint se réfugier chez sa fille Cordélie, femme d'Azampus, roi des Belges, lequel fit bâtir pour son beau-père un château nommé Leyr ou Ligne. (3) Cela donna lieu à quelques-uns de*

(1) *Mémoires.*
(2) *Mémoires.*
(3) Archives Nationales, T. 583.

*tenir ce roi pour la tige de la maison de Ligne. On dit aussi (1) qu'autrefois se trouvait dans le château de Ligne un monument sur lequel on lisait :*

LINCVS EQVES ROMANVS

*Cette inscription noble et magnifique nous fournirait un beau champ si nous voulions nous étendre.*

*Il fallait bien qu'il y eût quelque chose de vrai dans tout cela, dit le prince de Ligne, car son père était diablement fier, et ce, en dedans aussi bien qu'en dehors, ayant une grande élévation, se croyant un Louis XIV et en étant presque un en jardins et en magnificences. (2) Pour sa mère, la princesse de Salm, on la comparait, selon Madame de Genlis (3), à une chandelle qui coule. Elle accoucha de lui en grand vertugadin le 23 mai 1735, et mourut de même quelques semaines après, tellement son mari, dont elle avait grand peur, aimait les cérémonies et l'air de dignité. Dans sa jeunesse, le prince reçut souvent de son père des marques d'attention, tant en injures qu'en pronostics qu'il serait un sujet détestable. Il entendait des aménités comme celle-ci : son père disait à sa sœur :*

(1) *Ibidem.*

(2) *Mémoires.*

(3) Citée d'après l'étude de M. Victor du Bled. *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1889.

*« Vous avez un visage d'héritière ; mon fils sera tué à la guerre. » Le jeune prince ne fut pas tué, mais s'étant bravement battu, fut nommé, par Marie-Thérèse, colonel du régiment de Ligne-dragons. Il reçut alors ce compliment de son père : « Il était déjà assez malheureux pour moi, monsieur, de vous avoir pour fils, sans avoir le malheur de vous avoir encore pour mon colonel. »* (1)

*

*Si l'on en croit ses* Mémoires, *l'éducation du prince fut des plus décousues. Tantôt le précepteur était trop savant, et le vieux prince de Ligne s'en blessait, tantôt trop ignorant, et par suite inutile. On essaya des militaires : visiblement ils ne savaient que commander l'exercice. Les Jésuites et la cavalerie ayant si mal répondu à ce qu'il attendait d'eux, le père se jeta dans un parti tout opposé. Un ex-oratorien, grand disputeur, profond théologien fut choisi pour mettre la dernière main à cette éducation : il fut bientôt évincé comme janséniste. Il fallut encore, pendant un moment, avoir recours à l'armée française. Enfin un troisième ex-Jésuite apporta du collège Louis-le-Grand « toute cette fleur d'humanité, de littérature et d'urbanité qui, dit le prince, fait le charme de ma vie ; et*

(1) *Mémoires.*

*formant mon âme en même temps que mon esprit, il acquit d'autant plus de droits à ma reconnaissance que je crois que si je valais quelque chose, c'est à lui que je le devrais.* »

*Sous ces différents gouverneurs, la passion du prince s'était déjà décidée.* « *A peine savait-il qu'il y avait eu un Alexandre et un César, mais il dévorait Quinte-Curce et les* Commentaires *qu'il trouva dans une vieille bibliothèque du château de Baudour, et il croyait devenir ce* « *qu'ils étaient* ». *Le voilà fou d'héroïsme. Charles XII et Condé l'empêchent de dormir : il lui semble qu'il doit l'emporter sur eux. Il pâme sur Polybe, il* « *commente les commentaires de Folard* ». *Comme on parlait de guerre, il fait promettre à un M. de Chaponais, capitaine dans Royal-Vaisseaux, de l'engager dans ce régiment. Il serait déserté de chez son père, et, sous un nom inconnu, se faisait déjà un bonheur inexprimable de n'être reconnu qu'après les faits les plus éclatants.* (1) *Toutefois, sa carrière militaire, pour brillante qu'elle fut, n'eut pas un début aussi romanesque. Il entra simplement comme enseigne, à l'âge de dix-sept ans, dans le régiment de son père. La bravoure qu'il montra tout de suite n'était d'ailleurs pas indigne de son héros Charles XII : il considéra toujours la bataille comme une fête, où*

(1) *Mémoires.*

*l'on est : « ardent d'une jolie ardeur, ainsi qu'on l'est à la fin d'un souper. » (1)*

*L'année suivante, en 1753, son père, qui ne lui parlait jamais, le fait monter en voiture et le conduit à Vienne, « dans une maison où il y avait quantité de jolies figures épousées ou à épouser, ce qu'il ne savait pas ». On lui dit de se placer à table à côté de la plus jeune. Des gens lui apprennent qu'il s'agit de mariage pour lui ; « mais quand il pensa, au sortir de table, à tout ce qu'il avait vu, il ne sut si c'était la belle-mère, une tante, ou les jeunes petites personnes qui lui étaient destinées ». Huit jours après, il épousa : il avait dix-huit ans, et sa « petite femme », la princesse de Lichtenstein, en avait quinze ; ils ne s'étaient jamais rien dit. Le soir, le* brise-raison *Pinto, alors au service de l'Autriche, voulut tirer un feu d'artifice, ayant imaginé de joindre deux cœurs enflammés, image très neuve de deux époux. « La coulisse sur laquelle il devait se glisser manqua, dit le prince. Le cœur de ma femme partit et le mien resta là. » (2) Le lendemain de ses noces, dès six heures du matin, c'est lui qui partit, mais pour la chasse. Sa belle-mère, il est vrai, était venue réveiller les jeunes mariés avant le jour, de peur, disait-elle, que de mauvaises gens ne leur jetas-*

(1) *Préjugés Militaires.*
(2) *Mémoire sur Frédéric.*

*sent un sort : il s'aperçut bien que la famille où il était entré « n'était pas grande sorcière ».*

*Ainsi fit-il « ce qu'on prétend être la chose la plus sérieuse de la vie ». Il la trouva bouffonne pendant quelques semaines et puis indifférente.(1)*

*

*Avant que d'être un homme du monde, un homme d'esprit, et même un homme de lettres, puisqu'aussi bien il n'a pas laissé moins de quarante volumes, le prince de Ligne était un homme de guerre. C'est là le côté que jusqu'ici tous les biographes ont négligé, et l'on s'étonne que Sainte-Beuve, dont la curiosité s'étendait à l'art militaire, ainsi qu'en témoignent ses études sur Jomini, n'ait point parlé du guerrier dans les articles consacrés par lui au Prince de Ligne.(2) Nous n'allons pas, ici, n'étant pas du métier, nous donner le ridicule d'analyser ces écrits militaires, tâche qui d'ailleurs demanderait tout un livre, l'œuvre didactique du prince comprenant quinze volumes ; mais les idées et les habitudes militaires ont trop marqué dans l'esprit et jusque dans le caractère de l'homme pour qu'on puisse se dispenser d'en dire quelques mots.*

*Si ardente que fût l'admiration de Ligne*

(1) *Mémoires.*

(2) *Causeries du Lundi*, tome VIII.

*pour César « qu'il aurait autant aimé qu'il l'était des maris et des femmes de son pays », (1) son véritable maître a été ce Charles XII, qui à quinze ans l'empêchait de dormir. Il se serait impatienté, semble-t-il, de la prudence méthodique du Romain; l'on voit qu'il n'aurait pas davantage aimé servir, en dépit de sa sincère estime, sous les ordres de Frédéric, ce César du dix-huitième siècle à tous égards, lequel réglait les mouvements de son armée sur ceux de sa boulangerie de campagne. De toutes ses guerres, celle qui l'amusa le moins, et même l'ennuya tout à fait, fut celle de 1788, avec les Turcs, où il fit sous Loudon le siège de Belgrade. Mais cette incroyable équipée de Charles XII, qui, malgré le désastre final, a fait pâlir la gloire d'Alexandre, et que ni Rivoli, ni Champaubert n'ont pu effacer, cette constance audacieuse dans les revers, cette persévérance plus rare peut-être dans le succès, cette décision, cette rélocité, cette fougue irrrésistibles, ce mépris égal pour les obstacles de l'ennemi, du lieu et de la saison, cette dureté rigoureuse pour les troupes, mais impitoyable pour soi-même, voilà ce qui ravissait son âme enthousiaste. Avoir dans la tête un plan de campagne précis et qui vivifie « ce qui, sans cela, n'est que* rudis indigestaque moles », *l'exécuter avec résolution, avec audace même,*

(1) VI[e] Lettre à M. Schœpflin.

*car « l'audace à la guerre fait les deux tiers de la victoire, comme la timidité fait les deux tiers de la défaite », s'abstenir de faire des détachements et marcher à ceux de l'ennemi avec des forces doubles, suppléer au nombre par la rapidité de la marche et l'endurance de la troupe, préférer toujours la rase campagne à l'abri funeste des forteresses, tels étaient les principes de sa stratégie. — Manœuvrer avec hardiesse et régularité, se donner la supériorité de l'attaque, avancer sûrement tout en mettant à profit les saillies du terrain, et au besoin, en creusant des fortifications passagères, comme les Turcs, employer la cavalerie en « vigoureuses randonnées », au moment précis du contact, « où les vainqueurs mêmes ne sont pas moins en désordre que les vaincus », surtout ne jamais désespérer de la victoire, car une bataille l'est surtout, ainsi que dit Joseph de Maistre, parce qu'on a l'idée qu'elle l'est, (1)— si l'on est percé, qu'on se rassure et qu'on « enferme les perceurs », si l'on est tourné, « qu'on se tourne vis-à-vis des tourneurs, puisqu'on a toujours la ligne intérieure à parcourir, et par conséquent moins de chemin à faire », — tels étaient les éléments de sa tactique. (2) Et quoiqu'il n'ait jamais eu l'occasion de commander en chef, et d'employer librement*

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg.*
(2) *Préjugés Militaires.*

*stratégie ni tactique, nous en rapporterons le plus bel éloge qui se puisse faire : durant la campagne d'Italie, le général Bonaparte lisait et annotait les* Préjugés militaires. *(1)*

*

*Pendant la guerre de Sept-Ans, après la prise des 17,000 Prussiens du général Finke, à Marxen, la prince de Ligne fut envoyé par Marie-Thérèse porter la nouvelle au roi Louis XV. Celui-ci lui fit « vingt questions saugrenues et autres aussi, comme à l'ambassadeur Stahremberg, le temps qu'il faisait à Vienne, et s'il y avait beaucoup de vieillards, et au nonce comment étaient vêtus les pages du Pape ». Quel ne fut pas l'étonnement du jeune homme, lorsqu'après la ronde de révérences qu'on lui fit faire chez tous les individus de la famille royale, on le conduisit « chez une espèce de seconde reine qui en avait bien plus l'air que la première, laquelle était une vieille mal élevée. Madame de Pompadour (c'était elle) lui dit cent balivernes politico ministérielles et politico-militaires ; elle lui fit deux ou trois plans de campagne et puis lui dit avec emphase : — Vous voyez, monsieur, ce que nous faisons*

(1) Notice des œuvres choisies du prince de Ligne publiées en 1827 sous le titre de *Mémoires*.

*pour vous : n'en êtes-vous pas satisfait ? — Je vous jure, madame, lui dis-je, que je n'en sais rien. — Elle ajouta : Nous vendons notre vaisselle pour soutenir votre guerre. — Et puis, ne s'avisa-t-elle pas de lui dire : Je suis mécontente de vos femmes de Prague. — Et moi aussi, madame, je l'ai été très souvent. — Elles sont mal élevées, reprit-elle. Comment ne font-elles pas mieux leur cour aux sœurs de Madame la Dauphine. » Il n'y avait rien à répondre à pareille bêtise et Ligne se retira. (1)*

*Lorsqu'il se retrouva dans le* Louvre *de Versailles, le prince se souciait peu de revoir ces personnes officielles. L'accueil que lui fit ensuite le maréchal de Belle-Isle ne dut pas l'y encourager davantage. Comme il annonçait derechef la victoire de Marxen, celui-ci, que Frédéric appelait le Newton de la guerre, aurait dit : « Vous remportez bien tard vos victoires. L'année passée, c'était au mois d'octobre, cette année, c'est au mois de novembre. » A quoi le prince, qui pourtant n'avait pas dans l'esprit le ton insolent du Règent, se vante d'avoir répondu par cette allusion à Minden et à Crefeld : « Il vaut mieux battre l'automne et même l'hiver, que d'être battu en été. » Mais ce qui valait mieux que tout cela, c'est le présent que lui fit le roi d'une bague superbe, laquelle il mit en gage le même*

(1) *Mémoires.*

*jour, « tant il se moquait de tout en ce temps-là, et se pressait de vivre, voyant que la guerre était vive et ayant peur de ne pas avoir assez de plaisir avant de mourir* ».

*Il n'est sorte d'extravagances, durant ce premier séjour à Paris, que le prince n'ait faite avec Létorières et autres jeunes gens de son âge, tant aux spectacles à la mode où l'on se donnait soi-même en spectacle, car il y avait encore des bancs sur le théâtre, qu'aux* folies *de Grenelle et de Batignolles. Nous reviendrons un jour sur ce Létorières : c'est un des fats les plus aimables du* XVIII^e^ *siècle ; le prince paraît bien s'être appliqué à le copier, au moins pendant sa jeunesse. L'inconvénient, à tout cela, était que Ligne se trouvait sans argent, son père n'ayant pas élevé sa magnificence au-dessus de cinquante louis. Pour lui procurer un équipage décent, c'est-à-dire des coureurs roses galonnés d'or, des houzards et l'indispensable nègre, un généreux usurieur lui fit souscrire 80,000 livres en lettres de change. Celles-ci arrivèrent en même temps que lui chez son noble père qui trouva attablé, dans quelque vue d'économie, sous une mauvaise lampe et devant un rôti composé de deux merles en plein hiver. On dit que crainte de discussions, le colonel s'empressa de rejoindre l'armée. (1)*

(1) *Mémoires.*

✶

*On a beaucoup exagéré le nombre et la durée des séjours du prince à Paris. Pour les uns, il y serait venu aussi fréquemment et aussi facilement que s'il avait habité Saint-Cloud. Pour les autres, il y aurait vécu continuellement. Lui-même, malheureusement, a pris soin de nous instruire là-dessus. Il est passé trente-quatre fois à Paris, en allant de Bruxelles à Vienne, ou inversement. Il y est venu, pour y séjourner, dix-huit fois en vingt-six ans, de 1760 à 1786.* La Correspondance *de Voltaire, les* Mémoires *du* XVIII^e^ *siècle, maints passages des œuvres du prince, et surtout les factures impayées qui sont à son dossier, aux Archives nationales, et témoignent de manière irrécusable ses visites à Paris, nous ont permis de contrôler son assertion. Elle est exacte. Avant la mort de Louis XV, le prince de Ligne est venu à Paris, outre l'ambassade de 1760, en mars 1763, en 1767, en mai 1769, juin et décembre 1770, décembre 1771, février 1772, et au printemps 1774. Il y vint dix autres fois depuis la mort de Louis XV jusqu'à la guerre des Turcs.*

*C'est après la paix de 1763 que le prince de Ligne alla visiter Voltaire à Ferney. De cette démarche, il nous a laissé le souvenir dans un morceau intitulé* Mon séjour chez M. de Voltaire *qui depuis a été cité dans toutes les éditions*

*de Voltaire, quoiqu'il fasse un témoignage fort douteux, ayant été composé très longtemps après, et visiblement d'après les conversations du chevalier de l'Isle. Mais si cette page est à négliger pour l'histoire, elle ne l'est pas pour la littérature. De tous les écrivains du* XVIII^e *siècle, le prince de Ligne est peut-être celui, sans en excepter Rousseau, ni Diderot, qui a montré au plus haut point des dons d'observation pittoresque. Encore qu'il aimât, disait-il, la « manière large en peinture », la sienne, naturellement, se ressentait de son siècle, et sa touche est plutôt celle de Fragonard que de Rubens. Toutefois, cette délicatesse même fait qu'elle est toujours juste, sans laisser d'être vive, et personne n'a su nous faire voir un Voltaire aussi original que le sien.*

*De cette année 1763 date également la liaison du prince avec la duchesse de Mazarin. Celle-ci ci était alors une belle personne de vingt-huit ans, qui, comme on sait, avait eu un enfant de l'archevêque de Lyon, Montazet, et, quoiqu'elle ne pesât assurément pas entre les trois et quatre cents, ainsi que l'écrivait la duchesse de Choiseul à Madame du Deffand,* (1) *était plus grosse encore que son amie la duchesse d'Aiguillon,*

(1 *Correspondance de Madame du Deffand avec la Duchesse de Choiseul et l'abbé Barthélemy*, publiée par le marquis de Saint-Aulaire. Michel Lévy, éditeur.

*de qui la même Madame du Deffand disait : « On peut la comparer à ces statues faites pour le cintre et qui paraissent monstrueuses étant dans le parvis. Semblable à la trompette du jugement, ce sont les impuissants qui doivent l'aimer. » (1) Nous n'affirmerons pas que ce soit à cette dernière raison que Madame de Mazarin ait dû l'attachement du prince, lequel paraît du reste avoir eu dans ce genre plus de jactance que de ressources. (2) Il est certain qu'il trouva, chez elle, de quoi satisfaire au moins son goût pour la manière large. Quoi qu'il en soit, les ridicules de la dame ne tardèrent pas à lui apparaître, sur les représentations du roué du Barry, lequel avait succédé à Létorières dans la conduite de l'étranger. Le Roué, par compensation, lui aurait*

(1) Portrait de la duchesse d'Aiguillon à l'appendice de la *Correspondance de Madame du Deffand*, publiée par M. de Lescure. Plon, éditeur.

(2) Voici l'épitre que Boufflers lui adressait :

Mon Prince est à la fois Turenne et Timaret,
Favori de Palès et de la Renommée :
Il a tous les talens ; je crois qu'il mènerait
Un troupeau de moutons aussi bien qu'une armée.
Aux bergers, aux soldats il donne des leçons,
Il aime également la guerre et la nature ;
Et pour mieux varier les genres de verdure,
Il cueille des lauriers et sème des gazons.

Dans ses rians jardins un jour je m'égarais ;
Etonné de leur maître et de son art suprême :
C'est le dieu des jardins, dis-je, hors de moi-même ;
Oui, me dit sa maîtresse, à quelque chose près.

*offert la demoiselle Dorothée, sa maîtresse,* (1) *la même qu'il offrit au roi, dit Madame du Hausset, ainsi qu'il fit plus tard pour Mademoiselle Beaurarnier. Cette dernière était alors fille de modes dans le magasin du sieur Labitte, sous ce nom de Lange, dont on n'a jamais su si elle le tirait de sa figure céleste, ou de son père lui-même, le R. P. Gomard, picpuce, en religion frère l'Ange.*

*

*La fin du règne de Louis XV est la Terre promise des salonniers. A cette époque, Madame du Deffand n'est pas encore brouillée avec tous ses contemporains. Madame de la Ferté-Imbaut, dont Madame Geoffrin s'étonnait d'être mère, comme une poule qui aurait couvé un œuf de cane, n'a pas encore fait désapprendre, à la faction des philosophes, le chemin de la rue Saint-Honoré. La maréchale de Luxembourg, après avoir été si mauvaise compagnie dans sa jeunesse, s'est à peu près rangée, et devient l'arbitre de la bonne compagnie. Ambitieux comme il était de tous les genres de succès, le prince de Ligne se mit en frais pour ces personnes célèbres, non moins que pour d'autres, tout*

(1) Charles Vatel, *Histoire de Madame du Barry*, Versailles 1883, in-12, Tome I.

*aussi célèbres, mais moins respectables, les demoiselles Julie, Dervieux et Arnould, dont il a rappelé les soupers avec émotion. (1)*

*Madame du Deffand ne paraît pas avoir goûté l'Autrichien. Elle lui trouva de l'affectation. Elle déclara qu'il était le* Gilles *de Boufflers. (2) Appréciation d'ailleurs inexacte. Le Gilles de Boufflers, c'est le chevalier de l'Isle, et non pas Ligne, qui, de sa vie, ne sut tourner un couplet. Cependant n'avoir pas réussi chez cette déesse des petits vers, fut pour le prince une mortification sensible. Il alla presque jusqu'à lui préférer Madame Geoffrin, un bureau de raison plutôt que d'esprit, celle-ci au rebours de la vieille marquise. Ce n'est pas que les serrants de la bourgeoise aient satisfait le voyageur, venu à Paris pour les entendre, en définitive, et non pour les voir manger sans rien dire. Hormis Arnault et Voisenon, il les trouvait tous insipides. Hénault et Marmontel n'avaient d'activité que de mâchoires, Crébillon fils vivait sur sa réputation de canapé, Saint-Lambert était taciturne, et pour Madame de Genlis, elle avait un tour d'épaule dans l'esprit. Mais il arrivait à supporter que les gens d'esprit venus chez elle « cessassent d'en avoir et devinssent presque de*

(1) *Remarques sur la Correspondance de La Harpe.*

(2 *Correspondance de Madame du Deffand*, publiée par M. de Lescure.

*bonnes gens », sur la considération qu'elle exerçait une police pour le goût, et complétait ainsi la maréchale de Luxembourg, qui, elle, exerçait la sienne sur le ton et l'usage du monde. (1)*

*C'est cette vieille duchesse qui paraît avoir charmé davantage le jeune prince. Il allait souper chez elle tous les soirs, au sortir de la comédie, avant que de rentrer dans le garni de la rue Jacob où il descendait. (2) Sachez que la rue Jacob était l'avenue de l'Opéra d'alors et que le noble Walpole, par exemple, logeait à l'*Ecu de Malte, *rue de l'Abbaye. (3) Nous ignorons si Ligne assista jamais à ces fins de souper que conte Besenval, où, sous couleur de parler anglais, la maréchale employait le langage du Portier des Chartreux, manière toute nouvelle d'observer la règle de saint Bruno. « Le verre à la main, le baiser ou l'épigramme à la bouche, la joie sur le front, la vérité ou la volupté sur les lèvres, elle avait, dit-il, le ton excellent de la comtesse d'Olonne et des femmes de bonne compagnie du temps de la Régence. » A la vérité, ce que le prince, grand amateur de jardins, d'architecture et d'ameublements, aimait surtout chez elle, c'est la manière dont était dis-*

(1) *Remarques sur la Correspondance de La Harpe.*

(2) Archives Nationales.

(3) *Letters of Horace Walpole*, publiées par Mr H. Paget Toynbee. Londres, 1901-1905, 16 vol. in-8° couronne.

*posée sa maison.* « *Des coussins d'édredon, des carreaux turcs, des divans larges, profonds, avec des guirlandes de perles pour attacher des rideaux de gaze d'or et d'argent en cas de besoin... Aucune peinture que la naissance de Vénus, les amours de Psyché, peut-être le malheur de Calisto ; tandis que chez la libertine on ne trouvera que les trente-six manières de l'Arétin,* Thérèse Philosophe *et l'*Académie des dames *pour toute bibliothèque.* » *Ici nous arrêterons le conteur. N'est-ce pas la maréchale qui lui disait, parlant d'un de ces livres :* « *On ne peut le lire que d'une main ?* » *(1)*

*

*En 1774, le prince de Ligne se crut, mais à tort, compris dans la disgrâce générale dont furent frappés, avec la maîtresse, tous les familiers du feu roi ; il s'abstint de venir faire sa cour, quels qu'eussent été, auprès de la jeune reine, ses titres de prince d'Empire et d'ami de Marie-Thérèse. Même il ne reparut à Versailles, en 1776, que sur l'invitation expresse du comte d'Artois, que de Namur, où il inspectait des troupes, il était allé saluer à Rocroy. (2)*

(1) *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires*, tome XXII, 1801. Dresde et Vienne in-12. Voir notre Bibliographie.

(2) Lettres à la marquise de Coigny.

*Une de ses premières démarches fut d'intervenir auprès de la Reine en faveur de Madame du Barry, laquelle, depuis sa clôture à Pont-aux-Dames, souffrait un gros dérangement dans ses affaires. Ligne, en effet, avait été très lié avec cette belle personne.* (1) *Elle n'était encore que la compagne du Roué, que déjà il s'empressait près d'elle. Il l'avait vue tous les jours, dans la plus libre intimité, à la fin de sa faveur. C'était donc un devoir d'amitié qu'il lui rendait, encore qu'il ne lui eût pas d'autre obligation que d'en avoir été accueilli avec grâce. La requête, du reste, ne retira pas à Ligne les bontés du monarque. Celui-ci se contenta de lui dire : « Voilà une belle ambassade dont vous êtes chargé. » A quoi le prince répondit que c'était « parce que certainement personne autre que lui ne l'aurait osé ».* (2)

*Louis XVI, il faut l'avouer, aimant fort à polissonner dans sa jeunesse, était plein d'indul-*

(1) Dans un ouvrage introuvable, *Nouveau Recueil de Lettres du Maréchal Prince de Ligne* (voir notre Bibliographie), Ligne se vante d'avoir éprouvé les bontés de la comtesse, et même d'avoir escaladé pour elle les murailles de Pont-aux-Dames. C'est un joli saut : ces murailles avaient dix mètres de haut.

Nous devons communication du *Nouveau Recueil de Lettres* à l'obligeance de M. le Conservateur de la Bibliothèque grand-ducale de Weimar. Nous le prions d'agréer ici l'expression de notre reconnaissance.

(2) *Mémoires.*

*gence pour ceux aux dépens de qui s'exerçait sa verve grossière. Ligne, qui, soi-disant, essayait d'élever l'âme de Louis, n'échappait point à ces plaisanteries. C'est aux couchers que le Roi s'amusait à lui lancer son cordon bleu, pour voir si le Saint-Esprit accrocherait les boucles que le prince portait aux oreilles. Et, quoique cette faveur ne fût pas la plus grande — l'homme le plus considéré d'une monarchie étant celui à qui revient l'honneur d'accompagner le Maître a la garde-robe — le courtisan ne laissait pas que d'en sentir le prix : un jour que, par une grosse gaîté, Sa Majesté avait failli l'étrangler, il lui répondit en sujet reconnaissant : « Le Roi me touche, Dieu me guérisse ! »* (1)

*Nulle part le prince ne réussissait mieux que dans les résidences royales de Fontainebleau, de Choisy et de Trianon. A Trianon, l'auteur du* Coup d'œil sur Bel-Œil *était précieux pour l'arrangement et le dérangement des jardins, pour l'ordonnance des fêtes et des illuminations. A Fontainebleau, c'est de théâtre que s'occupait l'écrivain des* Lettres à Eulalie sur les Spectacles de Société. *On a là-dessus une anecdote précieuse. S'étant beaucoup mêlé de protéger quelques pièces de théâtre, parmi lesquelles de mauvais vaudevilles de Piis et Barré, auteurs brouil-*

(1) *Mémoires.*

*lés avec les gentilshommes de la Chambre, (1) le prince, pour ne pas demandr de billets à ceux-ci, qui, naturellement, lui en voulaient un peu, s'arrangea lui-même une planche entre leur banc et l'orchestre, et s'y plaça en évidence, comme sur un strapontin. Louis XVI, le voyant applaudir à tout rompre, lui dit en riant : « Mais vous êtes un impertinent ! — Ne m'ôtez pas, Sire, fit l'autre, la seule place que je veuille et puisse avoir à votre Cour. » (2)*

*

*Voici les années où le prince de Ligne vint à Paris, sous le règne de Louis XVI : juin 1776, février 1778, juillet 1779, mai 1780, mai et octobre 1781, mai 1782, février 1783, janvier 1784 et 1786, soit dix séjours qui, ajoutés aux huit faits sous le règne précédent, complètent bien les dix-huit annoncés par le prince. (3) C'est en 1779 qu'eut lieu, à Paris, le mariage de son fils Charles avec la polonaise Hélène Massalska. L'année 1784 est celle du voyage en Provence et en Ligurie, dont il a rapporté quel-*

(1) *Mémoires secrets*, 17 décembre 1780.

(2) Notice des *Œuvres choisies* du Prince de Ligne, publiées en 1809, à Genève en 2 vol. in-8°. Voir notre Bibliographie.

(3) Archives Nationales ; *Mémoires*.

*ques traits dans la seconde édition du* Coup d'œil sur Bel-Œil et une partie des jardins de l'Europe, *Bruxelles, 1786, in-8°.*

*Dans ces dernières visites, le prince de Ligne trouva la société française changée de manière bien désagréable. L'anglomanie faisait alors tous ses ravages. Tout Paris était en frac bleu, avec des boutons de cuivre, pour avoir l'air de palefrenier.* « *On ne savait plus à qui donner son assiette, ni si c'était un grand seigneur ou un laquais qu'on voyait passer derrière soi. Aucune civilité :*

Qu'une dame entre, on lui tourne le dos.
On s'émancipe en de libres propos ;
Et lui marquer la moindre politesse,
Passe, auprès d'eux, pour un air de vieillesse (1).

« *Le maréchal de Richelieu, qui avait passé sa vie à manquer de respect aux femmes en particulier, était le seul qui en eût conservé pour elles en public. On était devenu trop mal élevé et peu attentif en société* ». — « *On se voyait trop et de trop grand matin, les femmes sans toilette, les hommes crottés, descendant de leurs cabriolets avec le mauvais visage que donne le climat de Paris, les traits tirés de s'être levés à six heures du matin pour écrire des mémoires contre les pigeons et les lapins. Plus de galanterie, plus d'envie de plaire. L'élégance était à*

(1) Quatrain de l'abbé Régnier sur les jeunes gens de la cour.

*n'en pas avoir. Les hommes, le soir, se montraient mal peignés et mal tenus pour être à la mode. Les dîners d'hommes, de soi-disant gens d'esprit, ou gens de guerre qui n'en savaient guère, avaient gâté la société. Les lieux communs sur les abus et la liberté leur faisaient croire qu'ils étaient Anglais. Combien de fois ne leur ai-je pas dit au salon de la Comédie Italienne : « Que vous font Pitt et Fox, qui se moquent tous les jours des anglomanes ? »* (1)

*Il faut dire que le prince, tout en ne cessant de voir ni la Reine, ni ses amis les Polignac, fréquentait surtout les ennemis de la Cour, les personnes précisément qui se proposaient de faire une Révolution, sans trop savoir du reste en quoi cela consisterait. Il était des lectures de société au Palais-Royal, chez la comtesse de La Marck ; il était familier de l'hôtel de Coigny, rue Saint-Nicaise. Dans cette compagnie, personne ne devait lui plaire, à l'exception de M. de l'Isle, adversaire déterminé de l'Encyclopédie. Mais, quoique barbon, il y était attiré par la jeune marquise de Coigny, celle même à laquelle il prédisait : « qu'elle serait dans cinquante ans une Madame du Deffand, pour le piquant, une Madame Geoffrin, pour la raison, et une maréchale de Mirepoix, pour le goût », et qui, en attendant, était « la plus aimable femme et le*

(1) *Mélanges*, Tome XXV.

*plus joli garçon* » (1) *Il va de soi que tous les soins du prince n'obtinrent de la jeune femme qu'une réponse : « Elle ne prenait point d'amants, parce que ce serait abdiquer. » Non pas qu'elle fut si hautaine en réalité. Seulement, une femme de goût ne tient jamais si fort à sa réputation, que lorsque celle-ci dépend déjà de la discrétion d'un autre homme.*

*

*C'est à la marquise de Coigny que furent adressées, comme on sait, les* Lettres de Crimée *de 1787. Le prince de Ligne accompagnait avec l'empereur Joseph II l'impératrice Catherine dans le voyage qu'elle entreprit en Tauride, tant pour se rendre compte des progrès faits dans ce pays-là, que pour reconnaître la situation des Turcs et les moyens de leur faire une guerre prochaine. Pour ce qui est des progrès, Ligne, en dépit de son admiration, avoue qu'il y eut de l'escamotage. On faisait croire à l'impératrice que les villes, pour lesquelles elle avait donné de l'argent, étaient achevées, tandis qu'il y avait souvent des villes sans rues, des rues sans maisons, et des maisons sans toit, portes ni fenêtres. Le prince Potemkin, amant de Catherine, le même qui, tout couvert de fourrures et de dia-*

(1) Lettres à la marquise de Coigny.

*mants, passait sa vie, vautré par terre, à manger des navets crus, (1) organisait la mascarade. Il avait des villages de carton qu'il faisait poser un peu avant le passage de l'impératrice, et les peuplait avec des figurants. « Mais aussi, comment voulez-vous, disait Ligne au grand-duc Paul, (2) qu'une femme puisse tout approfondir par elle-même, grimper les montagnes et descendre des sommets, pour voir le derrière de la toile. — Sans doute, répondit celui-ci, cela est impossible : c'est pour cela que ces gueux de Russes ne veulent être gouvernés que par des femmes. »*

*Dans les relations qu'il a laissées de ce voyage, le prince de Ligne ne se montre pas moins bon observateur des choses d'Orient qu'il l'avait été de celles de France. S'il était serri, à Paris, par ce qu'il avait « d'à demi barbare » pour noter avec vivacité le côté fin et piquant des mœurs françaises, et même pour l'exagérer, ainsi que font toujours les étrangers, il l'était, en Russie, par ses qualités de civilisé, et nul n'a peint avec autant d'éclat ce mélange singulier du luxe asiatique et de la rudesse septentrionale. Par contre, ce n'est point à sa finesse que Ligne dût de réussir auprès de l'impératrice. Femme de sens plutôt que d'esprit, celle-ci n'entendait rien*

(1) *Mélanges*, Tome XXIV.
(2) *Mémoires*.

*à la préciosité. A ses yeux, le prince fit un peu l'effet d'une sorte de Diderot moins génial, mais beaucoup mieux élevé, et quoiqu'elle affectât de n'aimer point les philosophes, il n'est pas certain que ses préférences ne soient pas restées au fils du coutelier.*

*Le prince de Ligne, d'ailleurs, qui naguère avait eu la confiance de Frédéric et l'amitié de Marie-Thérèse, ne jouissait plus de ce crédit auprès des têtes couronnées. Sa légèreté ravit tous les suffrages, tant qu'il fut jeune homme. On la trouva déplacée chez un vieux militaire aspirant au bâton de maréchal. Différentes bagatelles de service, l'incorrection, notamment, faite pour nous flatter, d'écrire en français ses rapports militaires, l'avaient mis en assez mauvais termes avec son souverain, lorsque celui-ci trépassa. Ce Joseph II était un homme à principes et à systèmes. Le moyen qu'il souffrît un général dont l'insouciance se mettait en maximes : « Il faut faire, écrivait le prince, et faire faire à chacun son devoir. Et quand on ne le fait pas, cela revient encore à peu près au même ! » (1)*

*

*Dans cette voiture qui les emportait en Cri-*

(1) *Ecarts.* (*Mélanges,* Tome XIII).

*mée, assis entre un empereur et une impératrice, Ligne « croyait rêver » quand il entendait des propos comme ceux-ci : « Plutôt que de signer la séparation des treize provinces, comme mon frère Georges, disait Catherine, je me serais tiré un coup de pistolet. — Et plutôt que de donner ma démission, comme mon frère et beau-frère, en convoquant et rassemblant la nation pour parler d'abus, je ne sais ce que j'aurais fait, disait Joseph II. » (1) Pour Ligne, qui gaiement avouait être « un abus de ce pays-ci », mais s'en trouvait bien et les autres aussi, il n'eut pas pas une seconde d'hésitation devant les premiers soulèvements révolutionnaires. Lorsque les patriotes brabançons lui offrirent de se mettre à leur tête, il leur fit des remerciements avec sa politesse coutumière, et allégua pour excuse « qu'il ne se révoltait jamais en hiver ». (2)*

*La Révolutiion française, au début, ne lui parut également ne mériter que des plaisanteries. « La Grèce n'avait que sept sages, écrivait-il au comte de Ségur ; vous en avez douze cents à dix-huit francs par tête. » Ces « curés législateurs », ces « avocats politiques », ces « gens qui ne peuvent pas payer leur blanchisseuse et qui prétendent acquitter les dettes de leur patrie »,*

(1) Lettres à la marquise de Coigny.

(2) Lettre au maréchal de Lascy. Belgrade, décembre 1789.

*étaient à son regard plus risibles qu'odieux. Mais lorsqu'il vit le Roi prisonnier aux Tuileries, la Reine outragée, l'Assemblée nationale bien résolue à transformer la monarchie, Ligne fut un des premiers qui applaudirent Catherine de son projet de Sainte-Alliance, ce « cordon fait autour de la France comme contre la peste ». A diverses reprises, mais en vain, il sollicita un commandement « pour aller prêcher en France, avec quelques assistants, la religion des Rois » ; il se proposait, dans cette guerre. de* tonner *et d'*étonner, *persuadé avec raison que la partie deviendrait impossible, si l'on donnait à cette nation « féroce » le temps de se reconnaître et de s'aguerrir. (1)*

*On a la superstition des « témoins étrangers » de la Révolution française. On exalte Burke, dont le génie consista principalement à démarquer Rivarol, on vante l'Américain Gouverneur Morris, lequel joint la crédulité d'un enfant de douze ans à son ignorance de fermier virginien. Personne ne parle du prince de Ligne, qui du moins a le mérite d'être au fait de la société française. Ce n'est pas que, dans ses jugements, le prince soit toujours original. Il a, comme un autre étranger, l'Ecossais Quintin Craufurd, reçu à Vienne les leçons de philosophie politique de Senac de Meilhan. L'idée que*

(1) Lettres à l'Impératrice Catherine, 1792, 1793, 1794.

*la Révolution date des fronderies de Chanteloup, et qu'elle doit son succès à la réforme de la Maison du Roi, faite par le comte de Saint-Germain, voilà du Senac tout pur. Toutefois, le prince de Ligne a une certaine originalité, beaucoup plus rare celle-ci. Quoique chassé de Bel-Œil et ruiné por la Révolution, quoique frappé dans son cœur de père par la mort du prince Charles de Ligne, tué à la Croix-au-Bois en 1792, il ne cessa de rendre justice à l'intelligence, au courage des républicains, et même de considérer le succès de la France révolutionnaire comme indispensable à la civilisation. De tous les adversaires étrangers de la Révolution, un seul a osé alors avoir aussi cette opinion, et celui-ci est un homme de génie, c'est Joseph de Maistre.*

*

*Le prince de Ligne s'était retiré à Vienne en 1794, lorsqu'il entreprit d'occuper les loisirs de sa vieillesse par la publication de ses* Œuvres complètes. *Il avait toujours été, au milieu des plus complexes aventures, grand écrivassier. Son abondance, désormais, ne connut plus de digues, et ce n'est pas moins de quarante volumes qu'il fit fabriquer aux frères Walther, de Dresde. Ces Walther avaient jadis travaillé pour M. de Voltaire. « On voit bien, disait le*

*prince ravi, qu'ils ont été formés à son école.* » (1) *Mais les libraires n'étaient pas aussi enchantés de leur auteur. Obligés, par contrat, d'imprimer tout ce qui sortait de l'écritoire princier, ils finirent par perdre dans cette opération la petite fortune qu'ils avaient amassée jusque-là.*

*Il y a de tout, dans les* Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires, *du maréchal prince de Ligne, et dans ce tout, c'est le fatras qui domine. Néanmoins, les* Mélanges *ne sont pas autant à dédaigner qu'on a bien voulu dire. Réduits à quelques volumes, ainsi qu'ils l'ont été plusieurs fois et qu'ils sont connus du public, ils font voir un écrivain de race, fort inégal, mais souvent heureux, alerte, coloré, et toujours si spirituel, qu'on lui passe son désordre et ses longueurs. Partout où il retrace ses* Souvenirs, *le prince de Ligne a cette qualité, bien rare au* XVIII^e *siècle, de ne pas moins rapporter le détail pittoresque que l'anecdote piquante. Ses lettres sont parmi les meilleures d'un temps où tout le monde en écrivait de jolies. Enfin cet homme si léger se doublait d'un moraliste des plus délicats, un moraliste qui, certes, est plutôt de la lignée de Saint-Evremond et des Lassay que de celle des Vauvenargues et des Chamfort, mais qui fait bonne figure, en son temps, à côté de Senac de Meilhan et du duc de Lévis.*

(1) Lettre à Casanova de Seingalt. Vienne 21 mars 1795.

*Le prince de Ligne était à Vienne avec la vieille Madame de Brionne, le jeune Roger de Damas, et si l'on veut, la vilaine Madame de Staël, (1) un des derniers représentants de la France littéraire, « remplacée par la France antiquaire », disait-il, à cause de son Empire renouvelé des Romains de façon ridicule. Au sortir d'un de ces bals, dont vieillard septuagénaire il ne manquait pas un, il fut saisi par le froid et tomba dangereusement malade. C'est alors qu'il vit la mort « sèche et décharnée venir l'arracher à ses rideaux », lui qui jadis avait rêvé de la mort militaire, la plus belle de toutes, avouez-le, celle qui paraît sur les champs de bataille, « fraîche, animée, la tête ceinte d'une couronne de lauriers et un sabre à la main, au lieu de sa triste faulx qu'elle réserve aux oisifs du monde, aux élégants, aux gens de cour, d'église et de cabinet. » (2) Il n'en fit pas moins bonne contenance, disant à ses filles, comme elles s'agenouillaient à son chevet : « Que faites-vous donc, mes enfants ? Je ne suis pas encore saint ; me prenez-vous pour une relique ? » Ceci fut le dernier mot de l'homme d'esprit. Celui du guerrier fut prononcé un peu après dans la soirée. Dans le délire, il se leva*

(1) *Etudes de philologie et de critique*, par le comte Ouvarov. Saint-Pétersbourg, 1843. in-8°.

(2) *Préjugés Militaires*.

*sur son séant, prit l'attitude d'un homme qui veut combattre, et cria d'une voix forte : « En avant ! Vive Marie-Thérese ! » (1) Puis il retomba sans connaissance et expira. C'était le 13 décembre 1814.*

(1) Baron de Reiffenberg. Notice sur le prince de Ligne, *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, Tome XIX.

# MES ÉCARTS

# *PRÉFACE*

*Si l'on était encore dans l'habitude de dédier ses ouvrages à quelqu'un, je ne saurais à qui adresser celui-ci. Il ne convient à personne : il est trop fou pour les gens sérieux, il est trop sérieux pour les fous ; il est trop libre pour les gens décens, il est trop décent pour ceux qui ne se piquent pas de délicatesse ; il est trop hardi pour les bigots, il ne l'est pas assez pour les incrédules. Il est trop opposé aux préjugés reçus pour être du goût de ceux qui en sont esclaves. Il prêche de ne contredire personne, ce qui contredit ceux qui aiment à contredire. Il dit du bien des*

*femmes, mais il en dit bien du mal. Il vante l'amour, mais il vante l'indifférence ; il s'échauffe sur l'accomplissement des devoirs, mais il fait valoir les charmes d'une vie paresseuse ; il excite à la gloire, mais il dit qu'on en a si peu, et pour si peu de temps, et pour si peu de monde, que c'est presque une chimère ; il fait des projets, mais il dit que rien ne vaut la peine qu'on se donnerait en les exécutant. Il est gai, il est noir ; il est léger, il est pesant ; creux peut-être plutôt que profond ; neuf et commun, trivial et élevé, clair et obscur, consolant et désolant. Il aspire et doute un instant après. Ah ! mon pauvre ouvrage ! ah ! mes* Ecarts ; *comme vous serez traités si jamais vous voyez le jour !*

# MES ÉCARTS
# OU MA TÊTE EN LIBERTÉ

La seule manière de lire un livre de pensées, sans s'en ennuyer, c'est de l'ouvrir à tout hasard ; et après avoir trouvé ainsi souvent ce qui intéresse, le refermer, au bout d'une ou deux pages, et de méditer. Si on le lit tout de suite, on croit, comme après avoir passé en revue un portefeuille d'estampes, qu'on n'en a vu qu'une.

Tous ceux qui écrivent des pensées ou des

maximes sont des charlatans qui jettent de la poudre aux yeux ; il n'y a rien de si aisé que de faire un livre en cette matière. Je veux essayer. On n'est tenu à rien ; on quitte et on reprend l'ouvrage quand on veut : cela me convient très fort. Ils disent presque tous des choses communes ou fausses, ou énigmatiques ; il ne faut point donner à disserter ni interpréter, mais à penser.

Il n'y a pas d'apparence que je croie valoir le divin *Montaigne*, *La Bruyère* et *La Rochefoucauld*. Si je m'avise d'écrire quelquefois sur le même sujet, c'est que les circonstances différentes des leurs, peuvent m'avoir donné d'autres aperçus. Les passions ne changent pas ; mais les mœurs, les nuances, les usages, les opinions changent. Les écrivains ne sont pas du même âge, ni du même monde.

Je veux que l'on soit philosophe sans le savoir ; sans cela on devient pédant, paradoxal, présomptueux : on ne s'entend plus

soi-même. On débite des maximes que l'on ne comprend pas ; mais les sots se disent cependant : Mon Dieu ! que cela est vrai !

Qu'on prenne garde à ce genre-là, surtout dans un ouvrage comme celui-ci. Un faiseur de pensées songe souvent à être applaudi plus qu'à être entendu, et se laisse aller à un petit scintillement qui éblouit sans éclairer. Il y a un petit mécanisme de définitions, d'explications, de synonymes, d'antithèses, de comparaisons, de ressemblances, de différences, qui, quand on veut, font fort aisément la réputation.

Montesquieu, enfin, lui que j'adore, n'est pas exempt de ce défaut. Je viens de lire quelques réflexions de lui qu'on a imprimées. C'est une phrase, une ligne. Cela doit dire beaucoup, et est faux ou obscur. Je n'aime point la morale en fusées : voyez les comédies, les livres et les conversations qui sont toutes à l'esprit ; cela fait le même effet que les feux d'artifices ; on en sort toujours triste ; on est fâché de n'avoir eu que

du bruit, et qu'il n'en reste rien, absolument rien.

Nous autres moralistes, nous ne valons pas mieux que ceux qui nous lisent. Nous sommes cette classe entre la nourrice et la bonne, qu'on appelle, je crois, garde-d'enfant. Elles sont souvent aussi bêtes que celui qu'elles tiennent par les lisières. Cependant on voudrait tenir les lisières du genre humain, qui n'est qu'un grand enfant, pour l'empêcher de tomber, de se brûler, surtout de pleurer, de crier, d'arracher et de gâter tout.

Il y a des gens qui réfléchissent pour écrire, d'autres qui écrivent pour ne pas réfléchir ; ceux-ci ne sont pas si bêtes, mais ceux qui les lisent le sont, à mon avis.

On devrait défendre d'écrire morale, caractères, hommes, femmes, philosophie, législation, à ceux qui n'ont pas beaucoup voyagé, et qui n'ont pas été dans les gran-

des aventures. Il faut avoir vécu avec les souverains, et avoir soupé, depuis eux, jusqu'à la plus petite classe de la société, pour juger le monde. Il ne suffit pas d'être présenté. Il faut avoir été mêlé dans presque tout et partout. Il faut être acteur, pour être connaisseur, et avoir joué sur bien des théâtres. C'est quand on est affecté de quelque grand mouvement sur la scène, qu'on écrit le mieux, et qu'on peut être cru. Voilà où les personnages donnent prise, et où on les voit au naturel. Voilà le jeu des passions. Voilà les ressorts à découvert. Ce n'est pas une société de l'ancien Versailles. Ce n'est pas la matinée de l'homme de lettres. C'est le monde tout entier : et le cœur de l'homme bien mis au jour.

De tous les orgueils, c'est l'orgueil philosophique qui est le pire. Je n'aime pas la philosophie de bas en haut ; c'est le contraire que j'aime. Je m'explique. L'homme de lettres, par exemple, logé au quatrième, écrit : *O grands de la terre, qu'êtes-vous plus que moi ?*

*je suis votre égal. Tous les hommes sont frères.* On dirait que c'est une découverte qu'on a faite ; il n'y a rien de mieux à faire que de le croire et d'agir en conséquence. Mais le Souverain, ou celui qui en approche, a beaucoup plus de mérite à penser de cette sorte et à le prouver. A la place d'Alexandre, j'aurais fait rouler Diogène dans son tonneau.

Un auteur est bien content quand il a écrit ce qu'on appelle des phrases hardies : avec un peu de mal de Dieu et d'un Roi, il croit son ouvrage excellent. Il ne peut savoir que penser de l'un et il ne voit jamais l'autre. Comment peut-il en parler avec connaissance de cause ?

Un sot du grand monde voit mieux sur tout plein d'objets qu'un homme de lettres : son imprimeur, un journaliste qu'il ménage, un financier qui lui donne à souper, une fille de Paris qui, voulant faire la savante, partage avec lui un poulet étique, et toutes les

académies dont il peut être, ne lui apprendront pas à connaître la cour et les hommes.

Ce que l'on appelle les gens de lettres à présent, fâchés de ce que les gens du monde en ont autant qu'eux, se distinguent par beaucoup de morgue, et ont de l'humeur de ce qu'ils ne sont pas consultés par les rois et leurs ministres. Il fallait leur donner un os à ronger. Il était clair que ceux qui avaient le plus d'esprit culbuteraient ceux qui en avaient le moins. Il était clair que ceux qui ne sont rien voudraient être quelque chose ; qu'ils diraient que la noblesse ne devrait pas être héréditaire, et qu'ils parleraient au nom du peuple qui, sans eux, irait au cabaret, chanterait et ne voudrait tuer ni gouverner personne.

J'ai vu souvent ces Messieurs qui travaillent pour le bien des hommes en général, ne pas assister un homme en particulier. Ils me rappellent cet Anglais, qui, après avoir passé la nuit à travailler contre la traite des nègres et leur esclavage, tirait tous les jours

les oreilles au sien parce qu'il se levait un peu trop tard.

Pour ridiculiser le premier auteur bourgeois qui écrirait contre la noblesse, il faudrait le faire baron. Il y serait pris ; et l'homme d'esprit deviendrait le plus fier des barons.

La philantropie, ou plutôt la philantropomanie est une singulière invention. Faut-il donc un nom grec, une secte, des assemblées et des ouvrages pour aimer son prochain ?

Pour bien juger un ouvrage, il faut n'en pas connaître l'auteur. Sans cela, il n'est presque pas possible de ne pas se préparer à être pour, ou contre lui. Si c'est le traité le plus sérieux de morale d'un homme gai, on dit d'avance : je parie qu'il y aura mille folies. On le lit en riant. Et quelque chose de profond, mais de neuf, paraîtra une extravagance.

Si l'on pouvait se souvenir de ce qu'on a écrit dans sa vie, et avoir tout ensemble dans sa tête ce qui en est sorti, on serait bien savant. Et si toutes les réflexions qu'on a faites d'après ce qu'on a vu et senti, se présentaient à l'esprit, on serait bien profond.

Je n'aime pas les savans, à moins qu'ils ne le soient sans le vouloir et sans le savoir. Il n'y a rien de plus aisé que de le devenir. Qu'on s'enferme chez soi pendant six mois pour savoir, et l'on saura. Il vaut bien mieux avoir de l'imagination que de la mémoire. Qu'est-ce que c'est que tous ces dictionnaires ambulans ? Les savans ne savent que des mots. Je ne vois jamais des savans des choses ; c'est que ceux-ci n'ont pas la réputation de l'être. Les autres sont toujours orgueilleux, pédans, et à charge à une société. Le meilleur livre est le monde.

J'aime mieux la plus petite pensée nouvelle, morale, consolante, humaine, gaie, douce, agréable, que tout Rollin. Une

phrase de deux lignes où il y a des vues et de l'imagination, est préférable à la bibliothèque des savans.

Point d'homme de lettres sans la première éducation en études quelconques, une grande base d'auteurs classiques, et connaissance du grec ou du latin. C'est sans dictionnaire, abrégé, esprit des auteurs, almanach, tablettes chronologiques qu'on est homme de lettres. On l'est par des sujets intéressans, par l'érudition et le style.

Le génie est un aveugle dont l'esprit doit être le bâton. Si on le lâche à ballon perdu, il se trompe de route, s'égare et fait la culbute. L'esprit en doit tenir la corde pour le ramener à soi, quand on veut.

Tous ces prétendus délires sublimes sont aux dépens de l'instruction, ou sont des accès de vanité qui couvrent l'ignorance ou le défaut de logique.

Les grands génies (cela s'appelle, je crois,

des philosophes), après avoir dit du mal de Dieu, qu'ils ne connaissent point, en disent des souverains qu'ils ne connaissent pas davantage. Il y a deux façons de les punir, l'une en ne les punissant pas ; car ils sont assez fous pour chercher une célébrité de malheur ; et l'autre en supprimant la liberté de la presse lorsqu'on en abuse. Les gouvernemens devraient aussi avoir des auteurs à gages, pour déjouer et ridiculiser tous ces prétendus instituteurs du genre humain qui, par un soi-disant amour du bien général, ne cherchent que le leur, soit en argent soit en orgueil.

Il y a des prédicateurs et des auteurs qui croient toujours parler à des monstres. Quand on n'est pas mal né, on a, presque en naissant, plus de vertus qu'ils n'en exigent en mourant pour être sauvé.

Quand les philosophes anciens prêchaient la morale, quand Titus, Antonin, Trajan, Marc-Aurèle la pratiquaient, ce n'était pas

pour être heureux dans un monde auquel ils ne croyaient pas. Ces philosophes n'étaient pas payés par leur ordre et n'intriguaient pas à la cour. Ces empereurs n'avaient pas peur du diable, dont personne, jusqu'alors, n'avait entendu parler. C'était tout uniment pour être heureux, en faisant des heureux.

La religion tombait : on la croyait entre les mains de gens de mauvaise compagnie ; c'était un air de n'en pas avoir. A présent, pour le bonheur de la religion, ou plutôt pour le nôtre, on a découvert que l'irréligion s'était glissée jusque dans l'antichambre, et qu'elle était professée par des monstres qui font la désolation du monde.

L'homme riche sans religion a remarqué qu'il était volé par des gens sans religion. Il a trouvé qu'il fallait en avoir ; c'est une réflexion que son intérêt lui a dicté ; mais cela ne le mène pas à en avoir une. On dirait qu'il veut charger Dieu de son ménage.

Je ne crois pas aux précepteurs, ni aux collèges, ni aux couvents. Mais je crois aux nourrices et aux bonnes. Si elles ont bien soin de la santé et de la gaieté de la petite créature qui leur est confiée, cela sera son bonheur et celui de tous ceux qui en dépendent.

*Locke* avait dit avant *Rousseau* cette pauvreté, qu'il faut faire apprendre la menuiserie aux enfans et qu'il ne faut pas les emmailloter. J'aime à voir la réputation des Auteurs qui ont écrit sur l'éducation tout plein de choses que les bonnes savent et font tous les jours.

Qu'est-ce que c'est que les principes d'éducation ? On ne fait que tromper les enfans. On leur apprend ce qu'on ne croit pas et ce que, dans la suite, ils ne pourront croire. On leur fait promettre d'éviter tout ce qu'ils verront, dans la suite, qui donne des succès dans le monde. On s'attend à leur changement d'idées, on ne les y

prépare pas. On leur dit : Fuyez le plaisir. Qu'on leur en donne plutôt, ou du moins, qu'on leur en laisse prendre de bonne heure ; ils ne le désireront plus autant. On dirait qu'une école raffinée du vice dirige les instituteurs, et qu'on veut le rendre plus piquant à leurs élèves.

N'ayez pas le sens commun, si vous voulez qu'on vous croie de l'esprit ; soyez le colporteur de celui des autres, vous aurez des succès. Ce n'est pas assez, charmant automate, il faut que vous fassiez fortune. Ayez l'air de l'enthousiasme pour quelque ministre ou officier général ; ménagez les autres ; ne soyez que médiocre, vous irez à tout. On vous apprendra quelques mots, comme la tenue, la discipline, une troupe manœuvrière. Vous n'aurez pas l'air de vouloir dire tout ce que vous savez. Faute d'imagination, vous parlerez peu. La classe des premières bêtes après la vôtre, vous dira : Il a de la mesure, de l'agrément dans l'esprit. Si, avec cela, vous tenez compagnie

à un homme considérable un peu enrhumé, ou à sa cousine, qui est en couches ; si, pour avoir mieux l'air du mérite et éviter même l'air courtisan, vous voulez en vous montrant faire un peu plus d'effet, ayez un portefeuille, parlez d'un mémoire que vous avez fait ; amenez un homme qui a la réputation d'une bonne tête à aussi bon marché, dans une embrasure de fenêtre ; demandez-lui un conseil... Il n'y a plus de parti assez brillant pour vous dans la monarchie.

Je ne conçois pas qu'un homme de mérite soit en place ; aussi il y en a très peu. Les gens médiocres, contens d'eux-mêmes, le sont des autres. Il n'alarment l'orgueil de personne, parce que leurs supérieurs, pour peu qu'ils aient de l'esprit, sont bien aises de voir leur médiocrité. Il n'y a rien de si commode qu'eux, pour tout et dans tout.

Les sottises de ceux qui sont préférés aux gens de mérite, les vengent et couvrent de boue les protégés bien bas, les protecteurs

bien bêtes, et les plats intrigans qui se mêlent de tout ce qui est injuste.

Pour peu qu'on soit assez considéré dans le monde pour y jouer un rôle, on est lancé comme une boule qui ne reprend jamais sa tranquillité... Le monde est aussi lui-même une boule que Dieu fait rouler. Elle ne va peut-être pas toujours bien. Mais elle va, et elle ira toujours. On dit : Si cet homme qui remplit si bien sa place vient à mourir, comment fera-t-on ? Il est remplacé, et cela va. On dit : Si nous ne faisons pas telle chose cette année, qu'est-ce qui arrivera ? Rien. Si un tel changement n'a pas lieu dans l'administration tout est perdu. Non, tout s'en tire. Il faut faire, et faire faire à chacun son devoir. Et quand on ne le fait pas, cela revient à peu près au même.

Le despote ne considère pas plus un état que l'autre. Il ne tient pas à l'obligation qu'on s'est presque imposée de donner de grands emplois à de grands seigneurs. Il leur

enverra des titres et des cordons, mais comme il a plus besoin de trouver des gens de mérite qu'un autre souverain, il fera peut-être son tailleur premier ministre ; son housard maréchal de ses armées ; et le bâtard d'un médecin archevêque de sa capitale.

On vous dit souvent de ne pas vous servir de coquins dans les affaires, puisqu'ils vous tromperaient. En les intéressant, soit d'ambition, soit d'argent, vous vous en assurerez autant que vous pouvez compter peu sur les honnêtes gens dont vous ne flattez pas les passions.

Comment les chefs peuvent-ils être éclairés ? S'ils ont beaucoup d'esprit, ils sont tranchans et doivent nécessairement se tromper ; s'ils n'en ont pas beaucoup, ils vont consulter leurs alentours qui par intérêt ou ignorance, ne disent ou ne savent pas le vrai.

On voit un ministre bien affairé. On le plaint. Que de choses dans sa tête ! les intérêts de tant de provinces, l'équilibre de l'Europe, etc. Eh ! que ne plaint-on pas un pauvre auteur quand il fait une comédie ? Il y a autant de difficultés à arranger Ariste, Valère, Isabelle, que le roi de Prusse, l'Angleterre et la Russie. Qui est-ce qui a plus de mérite, du ministre ou de l'auteur ? C'est celui qui réussit le mieux. Le genre n'y fait rien.

Si un ministre ou un général était capable des calculs d'un jaloux et de sa vigilance, ou des soins d'une coquette, pour attraper et conserver ses amans, il n'y aurait pas d'Etat mal gouverné, ni d'armée mal commandée.

Il ne faut jamais se laisser dominer par ses affaires : un habile homme se met au-dessus. Quand même il manquerait d'exactitude, il se rattrappe et se met au courant.

Il faut de l'ordre sans doute et de la méthode ; mais il n'en faut pas être esclave. La peur de faire des injustices en fera commettre. Le génie fait tout percer, tout deviner, tout réparer, et s'élever au-dessus des formes. L'absence du génie fait du ministre un commis, d'un général un major, d'un président un avocat, d'un intendant un subdélégué, d'un médecin un apothicaire, mais presque jamais un prêtre d'un évêque.

Je me suis trouvé à bien des conseils de guerre et d'administration, des consultations d'avocats et de médecins. On perd la moitié de son temps à parler gazettes et aventures de la société, à se conter des histoires et à se demander comment on se porte ; et l'autre est employée, sans qu'on s'en doute, à communiquer sa façon de penser sur l'affaire, ou prendre celle de son voisin. On compte les voix ; il y en a dix peut-être pour le parti le moins juste à prendre, par *injustesse* plutôt que par injustice. Je crois qu'il faut donner à chacun sa besogne pour qu'il tra-

vaille dans le calme de son cabinet, sans savoir l'avis de son camarade.

Pourquoi toutes les assemblées qui gouvernent sont-elles vicieuses ? C'est que chacun y apporte ses défauts, et le rassemblement de cela produit un monstre en Morale et en Législation, en Justice même, en sévérité, entraînant les autres qui ajoutent encore leurs torts de médiocrité. De là tous les maux possibles. Les assemblées les moins nombreuses, en tous les genres, produiront toujours les meilleurs ouvrages.

Ce n'est jamais la fermeté, la dignité, même un coup de vigueur qui brouille les états ; c'est un mot, un article de la gazette, de l'aigreur, une animosité particulière, la protection pour quelque espèce, le cas qu'on pourrait faire de ceux qui ne sont pas bien avec telle ou telle cour, qui fait répandre le sang d'un million d'hommes.

Autrefois, en France, chacun s'appelait

Monsieur et l'enseigne, mal à propos, même frappait sur l'épaule du Maréchal ; l'homme de lettres aimable, l'artiste distingué, l'acteur rempli de talent donnait le ton à un souper où on ne faisait pas la moindre attention à un cordon bleu ennuyeux. Etait-ce à ces messieurs à se récrier ? et à s'écrier : *Les hommes sont frères, soyons égaux !* Ils ne l'étaient que trop.

Le *Monsieur*, distribué en France depuis le père et fils du roi, jusqu'au portier d'un hôtel garni, a perdu ce pays-là, dès qu'on a renoncé aux habits, aux mœurs et aux coutumes qui constituaient l'âge, le rang et l'autorité.

En quoi donc l'Europe s'est-elle perfectionnée ? Y a-t-il plus de philosophie depuis Cicéron et Montaigne ? plus de morale depuis Esope et La Fontaine ? plus de tactique depuis Gustave-Adolphe ? plus de bonne politique depuis Tacite ? une meilleure histoire que les Commentaires de

César ? de meilleures tragédies depuis Sophocle et Racine ? de meilleures comédies depuis Térence et Molière ? des statuaires comme Phidias et Praxitèle ? des peintres comme Apelle et Vandyck ? De quoi donc sommes-nous fiers pour le plus barbare des siècles ? On a découvert quelques îles et un passage où l'on ne peut pas passer ; des conducteurs et une inoculation quelquefois dangereuse, et quelques petits tours de physique qui ne valent pas ceux des magiciens de Pharaon, et de bien d'autres de ce temps-là.

C'est sans doute à la manière de se nourrir, que les nations doivent leur caractère. Le théâtre anglais ne plairait pas à des Suisses qui ne mangent que du laitage. C'est peut-être à cause de cela que l'on voit dans ce pays-là les effets d'un sang allumé également dans tout ce qui compose la nation. Le citoyen de Londres est autant en fermentation que le lord-maire. De là l'opposition, de là la dissension, les dettes nationales, le

thé, le papier timbré et la perte de l'Amérique.

La langue sert à faire connaître le caractère d'une nation. Voyez l'orgueil et la paresse de l'espagnol, le ton militaire et l'énergie de l'allemand, la vivacité et l'honneur du hongrois, la bassesse mercantile et bourgeoise, et la lâcheté du hollandais, la musique, la charlatanerie et le babil de l'italien, l'esprit subtil et la hardiesse de l'anglais, le poli du français, la gaieté du gascon, la mollesse et le laconisme du turc, la poésie et le génie du grec, etc.

Les animaux, et surtout les chevaux, se ressentent par le climat, la nourriture peut-être, et le sol, du caractère des hommes du même pays. Voyez les chevaux espagnols, hongrois, anglais, etc. La langue des Hongrois annonce et imite le galop de leurs chevaux. La langue espagnole annonce le piaffement des leurs : et la légèreté de l'anglaise,

celle des chevaux et des hommes, à la course et au saut.

Quand on chante, dans plusieurs pays on passe pour ivre. Quand une femme, ailleurs qu'en France, est gaie, elle passe pour être plus que cela. Quand on boit en Angleterre, on en fait une affaire d'Etat ; en France, on y mettait du plaisir ; en Allemagne on y mettait de l'honneur. Quand on est amoureux en Italie, on prend un métier. Quand on est prévenant à Londres, on passe pour étranger.

Ne dégelez pas les peuples froids : ils ont leur bon côté, et ce que vous leur donnerez gâtera ce qu'ils ont. La patience, la fidélité, l'obéissance, valent bien l'enthousiasme, qui n'est jamais sûr ni durable. Pour une fois qu'il sera bien placé, il le sera vingt fois mal. Il vaux mieux qu'une nation n'ait pas d'avis. Celle qui en a est sujette aux orages, et si un physicien ne place pas bien le conducteur, la foudre tombe sur sa tête.

Pourquoi la population est-elle un si grand avantage ? On ne fait que parler de cela partout. Il me semble pourtant que moins il y a d'enfans à une famille, plus ils ont une grande part au gâteau qu'on leur donne à souper. Un pays est comme ce gâteau ; s'il y avait moins de monde, il y aurait plus de gens riches. Si une famille s'éteint, une autre en hérite. C'est une augmentation de biens qui diminue le nombre des pauvres, si on en fait bon usage.

L'augmentation de la population est nécessaire dans un pays où il y a beaucoup de terres en friches. Mais lorsqu'il n'y a ni bruyères, ni commerce, ni industrie, ni facilité d'exportation, il me semble que l'on n'a besoin d'hommes que pour aller à la guerre ; il faut qu'on puisse y aller sans laisser les campagnes incultes. La quantité d'enfants ne fait plus qu'appauvrir les familles, dès qu'il y a assez de soldats et de laboureurs.

Il faut que les fermiers aient des enfans, parce que ce sont des ouvriers qui ne leur

coûtent rien, et qui travaillent autant pour eux que pour leur père.

Moins de pauvreté, moins d'enfans et mieux tournés. Pauvres raisonneurs, à qui de pauvres livrets tournent la tête ! Ils disent : il y a tant de millions d'habitans dans ce pays-là. Qu'est-ce que cela me fait ? Allez demander si parmi ces dix ou vingt ou trente millions, il n'y en a pas la moitié exténuée de misère et de maladie.

Si les Français cessent d'être enfants, je n'en réponds plus. Si les courses, les papiers et les *clubs* anglais, les fracs, les bottes, les petits cordons aux culottes de peau, les spectacles, les drames noirs, leur ont fait perdre leurs grâces ; s'ils ne sont plus chantans, dansans et galans, les Français deviendront des fous furieux (*).

On ne voit ni un gouvernement, ni un particulier se corriger. Il n'y a pas jusqu'à

(*) *C'était pendant l'Assemblée des notables que j'ai écrit ceci. Il est souvent aisé d'être prophète.*

l'échevin de la plus petite bourgade; le cosaque qui commande dans une petite peuplade presque de sauvages, qui n'ait son flatteur. Il n'en faut qu'un pour empêcher le bien que ceux qui ne le sont pas voudraient faire, et la flatterie est agréable surtout à un paresseux. On dit, tout va bien, tout ira bien, tout ira encore mieux ; que faut-il de plus pour être content ?

On parle toujours de tyrans, ce n'est pas celui qui règne dans son royaume, car dans le fond, à qui celui-là fait-il du mal ? à ceux qui l'approchent et que l'ambition jette entre ses griffes. Mais c'est le colonel, le père, le mari, le magistrat, le maître vis-à-vis de ses domestiques, le seigneur vis-à-vis de ses paysans ; les amis même, sa maîtresse souvent, voilà les vrais tyrans. Qui est-ce qui bannira ceux-là ? Y aura-t-il une Assemblée Nationale pour les détruire ? La tyrannie existera toujours.

La police doit être une mère et non pas

une commère. A Paris, elle faisait avertir un père d'un commencement de désordre de son fils, une mère, du projet qu'avait sa fille de se sauver avec son amant ; une société qui pouvait devenir dangereuse, de suspendre ses séances, ses propos, ses couplets contre le gouvernement : voilà la mère. Ailleurs, on laisse dire et faire, mais on rapporte tout, soit par méchanceté soit par bêtise ; on répète, on entend mal, on augmente, on fait du tort : voilà la commère.

Les récompenses ne doivent pas déterminer à bien faire ; mais le but précieux de l'estime générale est bien permis : il devrait y avoir, de la part du gouvernement, des couronnes civiques, des pensions à celui qui aurait sollicité des grâces pour son concurrent, qui se serait démis de ses emplois, s'il ne s'en était pas senti capable, qui se fût enfermé pour consoler des malheureux en disgrâce ; qui, pour soutenir un disgracié, eût bravé la cour, et des périls pour son ami, etc.

Une bonne chose qui s'est répandue dans tous les pays, c'est de faire peu de cas des grands seigneurs, s'ils n'ont que leur nom pour se faire respecter. Il y en a tant qui, l'étant devenus par la faveur et l'argent, ne sont gentilshommes ni d'origine ni de cœur ; il y en a tant, dis-je, qu'à moins d'avoir d'excellentes qualités, et d'être fort aimables dans la société, ils n'y ont la préférence sur personne. C'est une bonne leçon pour les nobles ennuyeux et malhonnêtes. Il faut en conserver la classe, nécessaire dans un état monarchique, et la faire considérer par le gouvernement, mais en faire justice quand ils ont une âme roturière et un maintien insolent.

C'est bien faire de l'honneur aux nobles que de s'en embarrasser. Ils tombent d'eux-mêmes, s'ils sont des gens sans valeur, et décréditent bien mieux la noblesse qu'un sot décret. Cela se voit tous les jours. Si l'on a quelque égard pour un grand nom, c'est comme on en a pour une vieille pièce de

monnaie. C'est à la bataille de Tolbiac qu'on pensait, en voyant un Montmorency ; à celle de Bovines, en voyant un d'Estaing ; à celle de Lutzen, en voyant un Waldstein. On dit, voilà les enfans de ceux qui ont conservé la vie des citoyens aux dépens de la leur. En voyant certains chefs d'administrations populaires, on dit : voilà le fils de mon marchand de draps qui m'a volé ; ou de mon cordonnier,qui m'a estropié.

On jette du ridicule sur l'esprit de chevalerie. On se moque de ceux qui vont chercher des coups de fusil dans les pays étrangers ; et l'on oublie bien vite ceux qui en ont essuyé. L'honneur s'en va : s'il était remplacé par le plaisir, ce serait une consolation. Mais on s'ennuie, et cela vient du même principe, c'est qu'on manque d'énergie. La prétendue philosophie du siècle n'est que de l'apathie. Ce sont ceux qui ont de l'élévation qui ont le plus de goût et de talens pour se divertir.

Comment peut-on défendre le duel, et ne pas infliger une peine d'infamie à celui qui porte une arme blanche sur soi, et de mort à celui qui en débite ? C'est encore pour cela qu'on ne se battait point à Rome : on n'était armé qu'en temps de guerre. Nos pères, pointilleux et ivrognes, portaient une longue pique de fer à leur côté, pour tuer leurs meilleurs amis. A présent, on en a une plus courte ; il n'y a pas un seul homme sur cent qui ait le courage de s'en servir. Malgré cela, tous les états ont à présent quelque raison pour s'en incommoder. Ou cela casse les jambes en se retournant, ou cela ne sert à rien, ou cela sert à faire du mal.

Toutes ces batailles à coups de pistolet ne valent rien : ou l'on se fait trop de mal, ou l'on s'en fait trop peu. Celui qui sait bien tirer a trop d'avantage. Si l'un et l'autre ne le savent point, cela devient un jeu d'enfant : et la politesse de tirer son coup en l'air dès qu'on est manqué est si connue, que la politesse de manquer est devenue une habitude.

Le poltron ne calcule pas bien. L'incertitude d'un coup d'épée ou d'un coup de fusil devrait se comparer à la certitude du déshonneur et à l'incertitude d'avoir vingt mauvaises affaires pour ne s'être pas bien présenté à la première. Ils finissent toujours par être tués.

C'est en France qu'on se bat le plus. Qu'on ne s'imagine pas pour cela qu'on y soit plus brave qu'ailleurs ; c'est parce que c'est le pays où tout est le plus confondu. Dans les autres, tout est classé : de là une sorte de subordination et d'harmonie, qui doit bannir les disputes et les combats, souvent singuliers.

Ailleurs qu'en France, la nation se lèverait contre le petit particulier qui provoquerait le grand homme qui l'aurait peut-être sauvée à la guerre. En France, je serais le premier à lui conseiller de donner satisfaction au premier qui le lui demandera. Il vaudrait mieux être policé que poli. Il ne

peut pas y avoir de police parmi des gens qui se croient tous également gentilshommes et gens d'esprit (*).

Le père Griffet est le premier qui m'ait fait connaître les Français ; il me les a peints ce qu'ils sont à présent ; et depuis lui, les voyant autrement, j'avais remarqué de la grossièreté, de la méchanceté, de la dureté, dans ce qui s'appelle le petit peuple. Il n'y a que cette nation qui, à la cruauté de l'enfance, joint celle de tous les âges.

J'ai mauvaise opinion d'un pays où il y a des fripons et où il n'y a pas de voleurs. Il est clair qne c'est faute de courage. Il y a à parier que si ceux qui attendent des voyageurs sur un grand chemin, pendant la nuit la plus glaciale de l'hiver, avaient quelque chose de mieux à faire, ils ne

(*) *J'écrivais ceci vingt ans avant la Révolution ; donc il n'y avait pas de raison d'en faire pour l'égalité, puisqu'il y en avait déjà beaucoup trop. On n'appelait pas un maréchal de France* citoyen.; *mais un citoyen l'appelait* monsieur, *et ne se levait pas pour lui.*

s'appliqueraient pas à un métier dangereux. Ils exposent leur vie, font une guerre ouverte, et ont peut-être trop d'honneur pour se faire banquiers de Pharaon, ou gens d'affaire. On soupe chez ces gens à malversations, et l'on fait pendre ceux qui n'ont pas voulu l'être, ni devenir laquais de quelque grand seigneur pour le voler plus communément.

C'est un grand malheur que la classe des domestiques ne soit pas bien élevée. Il devrait y avoir des écoles pour eux, où ils apprissent à bien penser, bien servir et bien causer. On se trouve si souvent exposé à leur société, à la campagne, en campagne, en voyage, en ville même tous les matins, qu'il serait nécessaire de trouver à qui parler. Il faudrait, dans ces collèges, leur donner des maîtres de morale et de littérature, et leur faire aimer la lecture, la musique et le dessin, pour plaire à leurs maîtres ; ils leur plairaient sûrement. On ferait leur fortune ; ce serait une portion de citoyens

heureux pour leur vie. Au lieu de les chercher dans la rue, et de les prendre au hasard, on irait à cette fondation.

Quel est le philosophe qui nous a examinés ? il ne voit chez nous que des coups de bâton. Qu'il sache qu'on en donne presque jamais dans un régiment bien discipliné. Qu'il remarque la bonne éducation d'un officier, son maintien, ses égards, son humanité, son exactitude, s'il a un bon colonel. C'est à quelques généraux à y veiller, sous l'autorité puissante et point compliquée du monarque.

Pour juger l'homme de guerre, il faut le voir galoper aux coups de canon, regarder, juger, ordonner, instruire et deviner.

La gloire est une courtisane de mauvaise compagnie, qui attaque quelquefois, en passant, des gens qui n'y pensent pas. Ils sont étonnés des faveurs qu'ils ont reçues sans avoir rien fait pour les avoir. Au bout de

trente ans, on les croit supérieurs à ceux qui en ont mérité sans en avoir eu, et même à ceux qui en ont obtenu sans avoir des prôneurs. Il est malheureux pour la vertu que tant d'actions de gens obscurs, ou qui ne connaissent point de gazetiers, soient ignorées, et qu'on ne puisse pas remonter aux auteurs ignorés des grands résultats. On pourrait peut-être en déterrer quelques-uns : ce serait un nouveau genre d'écrire l'histoire. On peindrait les effets, et ceux qui passent pour les avoir produits ; et à côté, on ferait connaître les causes et les agens ignorés.

L'indifférence pour la gloire ne peut être que jouée. Elle est incompatible avec l'élan du génie qui fait voler à la victoire.

S'il y a quelque chose qui ne soit pas vain dans le monde, c'est l'admiration : mais combien dure-t-elle ? On s'y accoutume si bien, que de là on passe souvent à ce qui en est le plus éloigné. Voyez ce brave homme

arrivé de la guerre avec une jambe de bois. On apprend qu'il l'a perdue en faisant gagner une bataille. On est pénétré d'un saint respect qu'inspirent sa valeur, sa vertu, sa modestie peut-être et son malheur. Six mois après, on n'y fait plus attention ; et six mois après, on dit *le Boiteux,* en parlant de lui. Il paraît ridicule. On le contrefait, ou l'on se plaint de la jambe qu'il n'a pas, parce que sa botte postiche s'est appuyée, dit-on, sur le pied de son voisin.

On admirait plus autrefois, et l'on devait mériter d'être admiré aussi dans ce temps-là. C'est ce qui fait qu'on en devient digne. L'enthousiasme est le plus beau des défauts. Il vaut mieux avoir tort ainsi qu'avoir raison autrement. Mais on aime à présent à faire tomber au théâtre et à la Cour. Il est plus aisé de déjouer que de jouer : c'est là le seul jeu de ces messieurs. On craint tous genres de succès quand on n'est pas fait pour en avoir.

Que je déteste les gens qui cherchent toujours une raison d'intérêt à une belle action et qui ont de la peine à la croire ! Qu'il est admirable, selon moi, d'admirer ! Si je trouve quelque chose qui mérite de l'être, je m'empresse d'autant plus, qu'il paraît par là que je relève mon existence. Je suis glorieux de ce qu'un de mes sembables a fait une grande chose.

Il faut, pour être impartial, bien de l'argent dans sa poche, avoir au moins bien déjeuné et avoir reçu un baiser ou une lettre de sa maîtresse.

Pour juger des gens et des choses, il faut se transporter dans leur état : il ne faut pas juger le tort d'un portefaix, comme celui d'un homme bien élevé, le manque d'éducation et de réflexion justifie ou, du moins, rend le premier bien moins coupable.

J'ai vu ceux qui prétendaient être observateurs, manquer de saisir tout plein de

choses dans la société, ou redire toutes celles qu'on a dites, ou écrites il y a cent ans. Le monde se renouvelle et change tous les jours : il y a d'autres torts, d'autres vices, d'autres ridicules.

Faut-il donc tenir sans cesse un Lit de Justice dans la Société, et juger sévèrement des gens qu'un propos, un malentendu peut-être a fait accuser. Méfions-nous des sentimens, apprécions-les et changeons-les.

La médisance plaît toujours, il faut en tirer parti. L'histoire n'amuse pas lorsqu'elle n'est pas médisante. Les défauts des grands hommes et des hommes supérieurs consolent l'humanité ; sans cela, nous serions humiliés.

Le plaisir qu'on reçoit de la louange n'est pas égal à la peine que fait la critique. On prend l'une pour un compliment, et l'autre pour une vérité.

Je connais des gens qui jouent une sincérité brutale ; cet air fait passer à la cour pour un brave et brusque militaire ; pourtant le résultat est une flatterie plus dégoûtante que celle des flatteurs ordinaires. Ces gens commencent par dire : « Je n'ai pas besoin de vous, je me moque de tout, je ne crains personne. Si vous n'êtes pas content de ce que je dis, cela m'est égal. Voulez-vous savoir la vérité ? Eh bien, la voilà toute crue. » C'est du bien d'un parent de l'homme en place, si ce n'est pas de lui-même ; c'est du mal de quelqu'un qu'on sait n'être pas bien dans la société. « Venez ici, dira-t-il à un autre, que je vous dise votre fait : Vous avez été trop brave à la dernière campagne ; vous êtes trop généreux ; on abuse de votre caractère ; il y a des coquins dans le monde ; je ne nomme personne, je suis franc. »

Je crois avoir déjà dit qu'il faut faire ses amis pour en être sûr. Il faut être marié assez jeune pour avoir de grands enfans

dont on est à peu près le camarade depuis qu'ils ont vingt ans. Mais il ne faut pas que la faulx fatale se trompe.

Savez-vous ce que c'est qu'un homme à bonne réputation ? C'est un homme qui passe toute la journée à monter et à descendre les escaliers. C'est un homme à procédés, galant pour les femmes, répandu, bien poli, bien élevé. Il ménage une ancienne connaissance, une nouvelle à faire, des parens, des ministres, leurs amis, leur société. Plaisante façon de se rendre digne des emplois qu'on veut occuper ! Après cette oisiveté d'esprit, cette habitude de ne pas penser, cette existence de jambes seulement, comment se résoudre au travail ? Comment, si même on a la force de s'y mettre, y être propre ? C'est pourtant cet homme à femmes, cet homme à ambition, qui commandera les armées ou qui en règlera le destin dans presque tous les pays.

Qui est-ce qui marque dans le monde ce

qu'on appelle de l'énergie ? C'est presque toujours celui qui n'en connaît que le nom. Le monde est rempli de faux braves ; les parlements et les Etats sont souvent de ces faux braves qui tâtent la cour ; ils avancent parce que l'on recule, et reculeraient bien si l'on avançait. Il n'y a presque que des escamoteurs dans le monde ; et la réputation, à présent, est un tour de gibecière.

Ce qui prouve la vanité des réputations, c'est la facilité de faire des dupes. Je parie que M. de Voltaire y aurait été pris si, à un dîner chez lui, j'avais préparé d'avance un sot à jouer le rôle d'un homme d'esprit : il l'aurait étonné. Deux sots même qui n'auraient que l'adresse d'être le compère l'un de l'autre attraperaient tout le monde. C'est pour cela qu'il faut se méfier des dîners de gens d'esprit. Pour juger l'homme qui en a, il faut le prendre au saut du lit. Si, avant d'avoir rassemblé toutes ses idées et repris ses esprits, il a du trait, de la conception, de la répartie, de la force ou de la

naïveté, c'est sûrement un homme d'esprit.

Après avoir vu le succès de la médiocrité, comment peut-on s'aviser d'avoir de l'esprit ? Je ne dis pas du génie, parce qu'alors on est perdu. C'est tout simple ; il n'est pas à volonté, et doit nécessairement casser le cou à celui qui, malheureusement, en a apporté avec lui en naissant. La folie sera le moindre reproche qu'on lui fera. Mais seulement avec des traits dans la conversation, de la gaîté, des lumières, des élans d'imagination,qui paraîtront des disparates ; des choses neuves à dire ou à faire, qui paraîtront des hérésies ; un grand amour de son métier, qui paraîtra l'effet de l'ambition ; l'amitié du soldat et la confiance de l'officier ; on est bien heureux,dans tous les pays de l'Europe, de ne pas en être chassé, ou tout au moins de ne pas perdre tous ses emplois.

On ne dit rien de neuf, on ne pense rien de neuf ; les mêmes conversations revien-

nent toujours ; on sait déjà ce qu'on va répondre. Je me déplais à moi-même, en voyant le petit cercle d'idées et de phrases sur lequel je tourne. N'est-il pas déjà assez ennuyeux de se lever, s'habiller, faire tous les jours la même chose sans devoir en dire ? Je conçois qu'on peut prendre la résolution de ne plus proférer une seule parole.

Il n'y a de si mauvaise compagnie qui ne s'imagine être la bonne. La bonne compagnie est une *perdeuse* de temps ; et la mauvaise est si ennuyeuse, qu'elle ne vaut pas la peine de n'oser dire où l'on va.

Les bavards sont bonnes gens, mais à force de bavarder, ils font comme s'ils étaient méchants.

On ne cause plus, on n'a plus de conversation, on ne sait plus conter seulement une petite méchanceté gaîment, mais on en sait faire.

Un homme qui s'écoute parler écoute toujours un sot. Comme il est ennuyeux d'attendre qu'il ait fini ses pauses, son jeu de physionomie, et le choix lent de mots trop sonores peut-être, qui vient affadir les oreilles.

Je ne vois presque plus d'envie de s'amuser : tous les esprits sont lents ; plusieurs sont pesans. On croit aux impossibilités. On se laisse aller à une vie uniforme, à une monotonie insupportable ; on n'a plus qu'une sourde ambition. Les militaires ne souhaitent pas assez la guerre ; les jeunes gens ne recherchent pas assez le plaisir et le tapage ; les femmes, les fêtes, les courses de traîneaux. Le monde va-t-il donc finir ? C'est la sagesse qui nous conduira aux Petites-Maisons. C'est la folie de la raison (*).

Toutes les fois qu'on apporte dans la

(*) *Il y a plus de douze ans que j'ai écrit ceci. (1796)*

société un caractère bien décidé, il finit par y réussir. Il prête à la plaisanterie ; s'il est décidé même à l'indécision, c'est égal. Tous ceux qui sont joués sur le théâtre sont comiques dans le monde ; même le méfiant. Ce n'est pas pour vivre avec eux, mais ils sont plaisans à rencontrer. Puisque le monde est une comédie, qu'on juge tout comiquement ; mais que rien ne soit joué. Point de demi-aimables, ni de demi-savants ; on peut tirer plutôt parti de ceux qui ne le sont point du tout. Du naturel : et surtout du naturel.

Il ne faut peut-être pas toujours avoir raison pour plaire ; il y a des torts qui sont plus faits pour y réussir et des travers même fort agréables quand ils ne sont pas joués.

Un original est souvent bon diable. Son originalité est fondée sur la certitude qu'il a de son caractère, cela fait qu'il néglige les manières communes. Il pourra avoir beaucoup de défauts, mais il ne sera sûrement ni faux ni rampant.

L'imagination a plus de charmes en écrivant qu'en parlant. Les grandes ailes doivent se ployer pour entrer dans un salon. Si elle est trop vive, trop ardente, il faut l'arrêter, car en conversation trop de feu refroidit, trop de traits blesse, trop d'esprit humilie. Pour plaire, il faut savoir descendre et se mettre à la portée du plus grand nombre.

De même que le blanc n'est pas une couleur. mais en est l'absence, ne pourrait-on pas dire que le goût est l'absence de tout ce qui est choquant dans tous les genres ?

Peut-on se passer de goût ? je ne le crois pas. On peut en avoir sans esprit et réussir. Mais l'esprit sans le goût ne réussira jamais. Le goût exclura toujours l'importance, l'air de supériorité et de prétention.

Si l'on n'a pas naturellement tout ce que je viens de dire, qu'on ne songe point à l'acquérir, ni surtout à imiter personne. La

méthode se verrait, tout serait gâté. Le plus grand art, pour plaire, est de n'en pas avoir. La meilleure séduction est de n'en employer aucune.

Ce qui coûte le plus pour plaire, c'est de cacher que l'on s'ennuie. Ce n'est pas en amusant qu'on plaît. On n'amuse même pas si l'on s'amuse. C'est en faisant croire que l'on s'amuse.

Il est difficile d'être aimable toute la journée. Mais quand on est chez soi pendant longtemps, on apporte bien plus de gaîté dans le monde. Ceux qui ne savent pas rester chez eux sont toujours des ennuyés, et par conséquent, des ennuyeux.

Si l'on est réellement aimable chez soi, on peut, avec un peu moins de succès quant au local, réussir beaucoup chez les autres. Je n'ai pas bonne opinion de ceux qui ne sont pas aimables dans leur famille : sans parler du mauvais cœur que cela suppose,

il faut être bien peu riche pour se montrer si économe d'esprit et de grâce.

Il y a bien des gens comme l'homme du jour, charmans pour les autres, terribles pour eux et leurs alentours.

Il y a beaucoup de profit à vivre avec des gens qui n'ont pas de mémoire. Chaque fois qu'on leur dit quelque chose d'agréable, ils l'oublient ; l'impression reste : elle redouble toutes les fois qu'on recommence, et on recommence tant de fois qu'on veut.

L'écueil de l'amabilité, et l'abus de l'esprit,c'est la sécheresse et la personnalité.

C'est dans l'esprit que doit être la politesse. Celle qu'on entend par ce mot est si bien affaire de convention qu'on l'arrange de cent façons différentes. Elle est à ne pas parler de pisser à Londres. A Paris, à boire un verre d'eau à la porte. Elle est à Vienne à se mettre en gala, lorsque sa tante ou sa

maîtresse s'est fait saigner ; elle est à Venise à essuyer avec son mouchoir le chocolat des lèvres de la femme dont on est Sigisbée ; elle est à Pétersbourg, pour une femme à baiser l'homme qu'on lui présente. A Jassy, pour un homme, à accepter chez une belle femme des Boyards, quatre pipes qu'on lui fume au nez ; à Varsovie, à prendre le gras de jambe de celui qui entre ; à Constantinople, d'ôter ses pantoufles en entrant ; en Hollande, de sucer le morceau de sucre candi, qui a passé par une vingtaine de bouches. Qu'il n'y ait pas de politesse.

J'aime les gens distraits ; c'est une marque qu'ils ont des idées et qu'ils sont bons ; car les méchans et les sots ont toujours de la présence d'esprit.

Malheur aux gens qui n'ont jamais tort, ils n'ont jamais raison.

J'aime les gens d'esprit qui sont bêtes ;

leur bêtise est toujours aimable et bonne : mais craignons les sots.

Je ne me soucie pas qu'on me dise directement des secrets. On les apprend toujours de la seconde ou troisième personne ; et l'on n'est tenu à rien parce que c'est l'importance qui fait toujours les indiscrets. Il n'y a pas de reconnaissance à avoir de leurs confidences.

On prend aisément les habitudes de ceux avec qui l'on vit, et il n'y a pas de mal à cela, lorsqu'elles ne sont ni méchantes, ni dangereuses. On dit que c'est faiblesse ; mais les gens faciles sont toujours aimés. N'est-il pas égal, d'ailleurs, de boire, de jouer, de chasser et d'aimer ? ou de n'en rien faire si l'on trouve des gens à qui cela ne convient pas ? On dit que ce n'est pas avoir du caractère. Ceux qui profanent ce mot et qui le confondent avec une roideur humoriste, en manquent presque toujours. Qu'on le mette ce caractère, à soutenir ses amis, les absens

et les disgraciés. Mais pour les petits sentimens de société et la manière de vivre et de penser sur les choses indifférentes,le vrai est si incertain ; et tout ayant deux côtés se pouvant soutenir si aisément, cela ne vaut pas en vérité la peine de troubler la société ; à moins qu'un avis contraire ne la rende plus piquante en écartant la complaisance qui vise à la fadeur.

On n'est jamais si sot qu'avec les sots, on cave au plus fort avec eux. Les gens d'esprit, en revanche, sont des brasiers qui échauffent l'imagination des autres. Ceux qu'on soupçonne le moins de philosophie sont souvent ceux qui en ont le plus. La véritable, c'est le plaisir. Qu'on y fasse entrer ses devoirs. Eux remplis, qu'on ne respire que joie, jeux et fêtes, spectacles, bonne chère, bonne société, choses extraordinaires, de la folie, même, et des folies : mais toujours du goût même dans les écarts. Il y a des gens à qui tout va parce qu'ils ont de la grâce et du tact. On sent qu'ils

sont au-dessus de leurs fautes, et qu'ils en savent eux-mêmes autant que leurs censeurs : on les attend au retour.

Je connais des gens qui n'ont d'esprit que ce qu'il leur faut pour être des sots. Ecoutez-les, ils parlent bien ; lisez-les, ils écrivent à merveille. Du moins cela se dit comme cela. Tout le monde a de l'esprit à présent ; mais s'il n'y en a pas beaucoup dans les idées, méfiez-vous des phrases. S'il n'y a pas du trait, du neuf, du piquant, de l'originalité, ces gens d'esprit sont des sots, à mon avis. Ceux qui ont ce trait, ce neuf, ce piquant, peuvent encore ne pas être parfaitement aimables ; mais si l'on unit à cela de l'imagination, de jolis détails, peut-être même des disparates heureuses, des choses imprévues qui partent comme un éclair, de la finesse, de l'élégance, de la justesse, un joli genre d'instruction, de la raison qui ne soit pas fatigante, jamais rien de vulgaire, un maintien simple ou distingué, un choix heureux d'expressions, de la gaîté, de l'à-

propos, de la grâce, de la négligence, une manière à soi en écrivant ou en parlant, dites alors qu'on a réellement, décidément de l'esprit, et que l'on est aimable.

J'aime l'esprit de ceux qu'on ne peut nommer précisément hommes d'esprit. Ils en ont souvent par leur manière juste de voir, de sentir, et de l'exprimer. Du reste, ils ne savent rien, ils ne pourraient pas faire un vers, et ne sont pas fort aimables, mais ils sont justes et clairs.

J'ai bien mauvaise idée de l'esprit toujours tendu : c'est souvent faute de pouvoir descendre qu'on est toujours monté si haut.

Les facétieux sont fatigans : on les annonce ; ils s'en font un métier. On en voit qui s'appesantissent ou qui se répètent sur quelque chose d'assez gai qui leur est arrivé. Ils sont terribles à rencontrer. Qu'on soit ce qu'on est ; on est toujours mieux. On peut être aimable sans être plaisant. Il n'y a pas

d'obligation à l'être. Pourquoi tant de gens en ont-ils la fureur ?

On croit que le persiflage rend ridicule. Oui, sûrement ; mais c'est la personne qui s'en sert, car plus le persiflé aura d'esprit, moins il aura l'air de croire qu'on emploie ce mauvais genre contre lui. Il y a beaucoup de choses qu'il faut déjouer en ne les remarquant pas.

Une plaisanterie attire souvent des querelles. Il y a cependant une manière de les faire ou de les prendre gaiement,lorsqu'elles peuvent avoir des suites, qui peut sauver un coup d'épée ou une brouillerie. Mais il faut avoir l'esprit bien fait et une réputation bien établie. C'est manque de jugement si l'on risque des plaisanteries avec ceux qui ne sont pas de force à en faire à leur tour ; ils se fâchent, alors, faute de moyens, et croient sauver le petit moment de dégoût qu'ils éprouvent dans la société, par une belle scène de colère ou de bravoure.

L'homme qui perd sa fortune ou un ami pour un bon mot est un sot ; car s'il ne peut pas retenir ce bon mot, cela prouve qu'il ne lui en vient pas souvent. Il s'en présente vingt quelquefois qu'on peut se dire à soi-même tout bas pour se faire rire, mais qu'on ne doit pas se permettre autrement.

Les gens d'esprit font les fats, quand ils disent que les sots sont leur patrimoine. Les sots les attrapent bien plus souvent. D'abord : 1° parce que le sot est moins scrupuleux ; 2° parce qu'on ne se méfie pas de lui, le connaissant pour un sot ; 3° parce que l'homme d'esprit ne peut pas deviner jusqu'où va la sottise, puisqu'il en est à cent lieues ; 4° parce que, où il met de la franchise, le sot met de la finesse ; où il met de la finesse, le sot met de la ruse ; où il met de la ruse, le sot met de l'astuce ; où il met de l'astuce, le sot, ne se gênant plus, met de la fourberie pour se tirer d'affaire.

Si l'on veut obtenir quelque chose d'un

sot, qu'on ne lui envoie jamais un homme d'esprit pour négocier. C'est tout ce qu'il y a de plus repoussant pour lui, et il le sent d'aussi loin que le meilleur chien, en Angleterre, sent le renard.

Les fous ont quelquefois des momens de raison qui les rendent malheureux. Je ne parle pas de ceux des Petites-Maisons, mais de ceux qui courent le monde, les courtisans, les amoureux, les militaires : ils pensent quelquefois que la campagne, une bergère qu'on y rencontre, et la vie paisible, valent mieux que la cour, une femme du grand monde et l'armée. Les sots ne sont pas comme cela ; ils ne font point retour sur eux. Ils sont toujours contens d'eux-mêmes et mécontens des autres.

Il y a deux espèces de sots : ceux qui ne doutent de rien et ceux qui doutent de tout. Les premiers sont dangereux, car ils se chargent de tout ; les autres ne le sont pas, car

ils n'encouragent personne à les charger de quelque chose.

Les sots savent tout et ne savent rien, mais ils parlent de tout également, et quelquefois assez bien pour que les sots de la seconde ligne les admirent, et étonner les gens d'esprit qui s'aperçoivent pourtant qu'ils n'en ont pas.

Quand il arrive un grand événement, les sots pensent à la manière de se conduire d'après cet événement ; les gens d'esprit pensent que cela ne durera pas, et se conduisent en raison du changement qui doit arriver.

Il y a des gens à qui il va si mal d'avoir l'air de penser ; ils veulent le faire croire. Ils aiment à dire qu'ils ont des sujets de réflexion, même de tristesse ce jour-là. Il n'en est rien. Ils sont comme toujours.

J'aime mieux les gens bornés tout à fait que les demi-éclairés. Les premiers sautent

les difficultés parce qu'ils ne les voient pas ; les derniers s'arrêtent à chaque obstacle et en créent souvent pour avoir l'air fin.

Après tout ce qui s'est passé, on entend dire souvent : brûlons tous nos livres, rentrons dans l'ignorance. Point du tout. Puisque vous en êtes sortis, je veux, au contraire, que vous soyez plus éclairés. Vous ne l'êtes qu'à demi, soyez-le tout à fait : à force de connaissances, vous redeviendrez bonnes gens. La comparaison, le jugement, les lumières, vous conduiront aussi bien que l'instinct naturel : savoir, n'est-ce pas analyser ce qu'on sent ?

L'irrésolution est une maladie : et voilà ce qui vient souvent du peu de caractère. A force de réfléchir, il se trouve qu'on n'a point réfléchi. Ce sont les tueurs de temps, surtout à qui cela arrive : et au lieu de le tuer, c'est le temps qui les tue.

Pour vous bien conduire, gardez-vous de

réfléchir : mais suivez un mouvement d'instinct. Chacun a le sien. Saisissez-en le moment. Prenez votre parti. C'est par inspiration que vous ferez juste ce que l'on doit faire.

Pourquoi y a-t-il si peu de gens naturels dans le monde ? Il y en a qui étant capables de sentimens vrais s'en font de factices, pour essayer si, de cette façon, ils produiront plus d'effet. Ils sont bien punis de leur peine et de leur gêne. Ils perdent par calcul un succès qu'ils auraient obtenu par nature.

Une détestable manière de raisonner, c'est de trop raisonner, et supposer des choses qu'on croit raisonnables : 1° parce que peut-être elles ne le sont pas ; 2° parce que si elles le sont, c'est peut-être une raison pour qu'elles ne se fassent pas ; 3° parce que si celui à qui l'on a affaire a une raison supérieure, il fera les mêmes calculs, et vous déjouera.

Ce sont toujours les gens sensés qui font les plus grandes sottises ; ceux qui n'affichent pas la raison ou qui s'en écartent même quelquefois, font souvent moins de choses à se repentir. Il n'y a que des fusées de la part des gens vifs ; il y a des incendies de la part des gens froids.

Méfiez-vous pour le raisonnement et le jugement des gens actifs ; les pieds, les mains, font tort à la tête ; c'est un besoin que l'activité pour ceux qui n'aiment pas à penser. Le Général, le Ministre, que vous voyez toujours occupé est un manœuvre ; l'artisan se remue, mais l'artiste fait beaucoup en ne faisant rien, ce sont les bras ou les jambes croisées qui agissent d'imagination. Voilà la première et la seule activité nécessaire.

Je voudrais savoir s'il n'y aurait pas des moyens physiques qui puissent améliorer l'âme et régler l'esprit. Il y a peut-être un régime à tenir ; qui sait s'il n'y aurait pas

une nourriture qui influât sur la manière de penser ? Il me semble que celle d'un Auteur ne devrait pas être la même que celle d'un Guerrier.

L'homme, tel que je le désire, capable de grandes choses, ne peut pas avoir plus de deux mois de raison par an. Je parie que César, Alexandre, le grand Condé, n'en ont jamais eu davantage.

Mon Dieu ! que notre raison a peu d'étendue ! Examinez la vie privée des plus grands hommes ; lisez les plus grands génies, Voltaire, Jean-Jacques et quelques autres. Voyez combien ils ont eu tort. Écoutez raisonner les gens d'esprit : au bout d'une heure de conversation ils ne savent plus ce qu'ils disent, et, s'ils ne sont pas du même avis, montrent de l'humeur ou de la mauvaise foi.

C'est la paresse des gens d'esprit que j'aime. Mais les sots paresseux ressemblent

à des valets dans une antichambre ; ils y deviennent menteurs, médisans, curieux et insolens.

Méfiez-vous des gens qui ne savent ni lire ni écrire. Je veux dire des gens qui ne savent pas s'occuper, et rester quelquefois chez eux. S'ils sont nés bons, ils ne seront que des indiscrets : mais s'ils n'ont pas eu de la vertu en naissant, ils sont malins, tout au moins, s'ils ne sont pas méchans.

Il serait fâcheux de croire que l'homme qui approche le plus de la bête et qui prévoit le moins, qui ne pense presque point, qui n'a ni âme, ni esprit, ni instruction, ni mémoire, ni désir, ni crainte, ni espérance, est le moins malheureux.

L'homme abuse trop d'être le seul animal qui rit. Il y met souvent de la niaiserie, et un air de bonhomie après avoir parlé ou écouté.

Comme on prononce amoureusement ou fastueusement le mot d'Energie! Il remplit la bouche, et si avec cela on fait des yeux vifs et enfle son diapason, les sots disent que celui qui dit et se montre si bien, est un homme plein d'énergie. On en trouve moins que de génie : l'une est encore plus rare que l'autre. Celui qui en a est, au moral, ce qu'est un géant au physique ; on n'en voit guère qu'un à la Foire de temps en temps ; mais qu'on y mène un Patagon de cœur et d'esprit, je payerai bien cher mon entrée!

On devient si doux, si efféminé qu'on rougit de dire qu'on a été au combat des bêtes. On pleure l'oreille d'un Peccata, ou l'ongle arraché à un ours. Il vaut mieux aller voir les combats de taureaux en Espagne, et de poings en Angleterre, que leurs pièces à assassinats, poisons, vols des enfans ou des valets, etc.

Les passions dépendent de la vie qu'on mène, de l'état qu'on a pris. Si Charles XII

avait été perruquier, qu'aurait-il fait de sa passion pour la guerre ?

Les passions des vicieux sont arrêtées par le bourreau. Mais celles des vertueux sont bien plus à craindre. On a vu des amans commettre des crimes, des ministres zélés commencer des guerres, et des hommes purs, mais bornés, n'être pas effarouchés des révolutions. Qui dit passion, même pour le bien, dit quelque chose de dangereux.

Vilaines gens que nous sommes ! Comme nous sommes nés méchans et cruels ! L'enfant qui est au monde depuis quelques semaines, bat sa nourrice ; à six semaines, il bat tout ce qu'il rencontre, et tourmente ordinairement le petit chien de la maison. Le valet cherche un valet plus valet pour le tourmenter ; et puis c'est un postillon de la poste qu'il gronde ou qu'il bat ; et puis un pauvre qu'il rebute. L'ouvrier de la ville, le savetier, insultera à celui qui travaille au au village ; et celui-ci cherchera peut-être

encore quelqu'un plus petit à ses yeux pour le maltraiter. Nous sommes toujours opprimés ou oppriman.

Il y a tant de peines pour ceux qui tuent ; pourquoi n'y en a-t-il pas pour ceux qui humilient ? Les uns suivent mal à propos un premier mouvement, qui prouve bien encore ce que je dis, que nous sommes de vilaines gens ; les autres font mourir de chagrin. Les premiers enfoncent le poignard, mais les autres le retournent lentement dans la plaie pour l'empêcher de se fermer.

L'humeur est comme la mauvaise herbe qui mange tout, et empêche tout ce qui est bon, en plantes et en semences, de se produire et par conséquent de se reproduire et profiter. Cette comparaison est si juste que je vois les gens les meilleurs, les plus justes, quelquefois les plus aimables, les plus délicats, les plus honnêtes, hors de la possibilité de paraître ce qu'ils sont. Toutes les bonnes

qualités sont interceptées. C'est comme s'ils n'en avaient pas.

On devrait travailler davantage sur son humeur et se demander souvent, surtout en vieillissant, si l'on n'a pas eu tort de dire, de voir, et de *désapprouver* comme on le fait. Il n'y aurait pas tant de grognons dans le monde, et surtout parmi les femmes. Un rien les met en colère, parce que le malheur de n'être plus jeunes leur donne cette aigreur qui leur fait croire que les raisons sont la raison. Les raisons sont presque toujours des déraisons. Il faudrait renaître pour juger : la fin de la vie donne quelquefois trop d'humeur contre le commencement.

Il est bien étonnant qu'il ne soit pas possible d'être parfaitement content de quelqu'un. Cela prouve que si l'on était de bonne foi, on ne serait pas souvent content de soi.

C'est l'importance que je reproche le plus à tout le monde. Les dévots, par exemple, s'imaginent que Dieu même doit leur savoir gré de leurs soins.

Je pardonne aux adroits qui savent hériter de ce que les autres disent ou font de bien. J'aime cependant mieux les autres. Mais ceux-ci se moquent des premiers et ils se réjouissent de l'effet produit par eux.

Comment a-t-on fait un péché capital du mobile employé par la Providence ? Sans l'orgueil, que deviendrait le monde ? il ne durerait pas un an.

Sans lui, nous tomberions dans l'autre péché capital, la paresse qui est si bien dans l'instinct des créatures, que tous les animaux sont sans cesse couchés, lorsque la faim ou la peur, ne les fait pas marcher. Ils sont comme les Turcs, qui ne se promènent jamais.

C'est à présent que l'on voit les effets de ce maudit amour de soi-même, de cet amour-propre enraciné, de cet orgueil épouvantable,qui, à la vérité n'avait jamais produit autant de maux. Des citoyens insignifians se donnent à eux-mêmes une mission d'hommes d'Etat dans toute l'Europe. Des gens qui ne peuvent pas payer leurs blanchisseuses, prétendent payer les dettes de leur patrie ; ils ne peuvent point régler leurs affaires de famille et s'occupent de celles du monde entier.

On ne peut plus rien dire simplement, rien raconter, rien voir comme cela est. On a entendu, on a lu une lettre, on a parlé à un courrier : il y a une bataille de gagnée et une ville prise d'assaut. Un tel général, vous disent-ils, a été blessé à trois doigts, non, à deux, au-dessus du coude ; car ils sont minutieux dans leurs détails. La véritable cause de ces menteries est toujours défaut d'esprit, ou importance, ou volonté maladroite de plaire ou d'intéresser. C'est

pour faire croire qu'on sait tout, qu'on connaît tout le monde, qu'on est au courant, qu'on est fin ou considéré. Il y a des menteurs qu'on voit travailler et qui cherchent dans leur tête. Il y en a à qui cela coule de source. Il y en a qui, ne pouvant s'empêcher de dire une vérité, ont l'air de mentir, tant ils en ont l'habitude. Je ne connais de menteur bien aimable que celui de la comédie. C'est le seul que je voudrais rencontrer. Les autres ne peuvent se supporter que lorsqu'on est avec des gens qui les connaissent, qu'on les encourage bien, qu'ils s'en donnent comme il faut, et qu'ils ont bien de l'imagination. Alors, dans un instant il y a sur jeu : Combat de cavalerie, dix femmes, trente pièces de vers, cent pièces de canon, sorciers, voleurs, revenans, palais enchantés, fêtes magnifiques, duels, ambassades, tempêtes, corsaires et bals d'opéra. Tout cela d'abord éloigné, puis rapproché, puis bien arrangé par un menteur habile est très divertissant. Mais point de menteurs à nouvelles politiques, ce sont les plus ennuyeux.

Rien ne prouve plus la médiocrité que les petits mystères à l'oreille, les conversations dans une embrasure de fenêtre, les nouvelles de gazette qu'on donne pour des lettres qu'on a reçues.

Il n'appartient pas à tout le monde d'être modeste ; et la modestie est une fatuité ou une sottise quand on n'a pas le mérite le plus éclatant.

Je connais des gens qui font les modestes, rougissant des éloges même qu'ils méritent, et ne sont humbles qu'en gros. Ils le sont si peu en détail que, si vous les contredites, vous les mettez en fureur ; ils savent tout mieux que vous. On peut leur dire : Si vous avez raison si souvent, toutes ces raisons assemblées feraient de vous un grand homme, au lieu d'être un homme médiocre comme vous nous l'annonciez.

Personne n'est modeste, malgré la révérence embarrassée ou l'air timide que l'on

prend quelquefois. Personne n'est doux, personne n'est naturel, personne n'est de bonne foi, personne ne se rend justice, personne n'en rend aux autres, personne n'entend bien, personne ne dit la vérité. Contredites quelqu'un ; telle obligation qu'on vous ait, on l'oublie, surtout si vous faites voir, sans faire semblant de rien qu'on s'est trompé sur un objet où l'amour-propre est intéressé.

Pourquoi peint-on toujours la justice avec une épée et même une balance ? Je voudrais quelquefois lui mettre un voile. Il est souvent de la justice de ne pas faire justice.

L'intérêt personnel le moins malhonnête est celui qui, examinant les choses sous deux faces, ainsi qu'elles sont presque toujours, après les avoir trouvées peu différentes l'une de l'autre, prend le parti qui convient le mieux. Au moins cela prouve qu'il a discuté avec lui-même, et qu'il serait arrêté, s'il

avait trouvé une vérité bien prononcée contre le bien général.

Le plus parfait égoïsme est de n'en pas avoir. Si ce n'est par vertu, que ce soit par calcul. Souvent un petit sacrifice qu'on fait en rapporte un plus grand. On est humilié de la préférence qu'un homme se donne aux dépens des autres : on cherche à s'en venger. N'épargnons pas, dira-t-on, cet homme qui ne songe qu'à lui ; allons au secours, dirait-on, de cet homme qui ne songe qu'aux autres.

Je hais les gens qui disent : Je suis un honnête homme, vous parlez à un honnête homme. Ce sont toujours des sots ou des fripons qui s'expriment ainsi, ou pour le moins des menteurs. Qui d'abord est exactement honnête homme ? Ce n'est pas moi, ce n'est pas vous. L'est-on quand on a des passions ? le suis-je, quand je désire la fille ou la femme de mon prochain ? l'êtes-vous

en parlant trop légèrement d'elle ou de ce prochain même ?

J'ai déjà parlé des honnêtes gens. Encore un mot sur leur compte. J'en connais qui écoutent aux portes, qui ouvrent des lettres, qui jettent des soupçons sur d'autres, ou qui ne repoussent pas ceux qu'on leur témoigne ; qui ne se refusent rien, qui se font des maximes, et qui, pour trouver mauvais des choses qui dans le fond ne font tort à personne, s'imaginent avoir une morale sévère. Les gens tristes sont souvent dans ce cas-là. Ils ne rient pas d'une gaîté qu'on dit ; ils ne couchent qu'avec leur femme ; ils déclarent abominable de coucher avec celle d'un autre : ce sont des honnêtes gens. Mettez-les à l'épreuve sur tel genre de délicatesse que ce soit, sur la moindre petite privation, le plus petit sacrifice : vous verrez l'austérité aux dépens des autres disparaître chez eux aux dépens de la vertu, en faveur du plus sot amour qu'ils pouvaient avoir, l'amour d'eux-mêmes.

On n'est pas assez mauvais pour manquer de gaîté de cœur à la reconnaissance ; mais on tâche tellement d'atténuer les bienfaits, on leur cherche tant de motifs, on trouve dans les bienfaiteurs tant d'intérêt à nous obliger, que peu à peu on se fait ingrat sans s'en apercevoir.

Il est bien aisé de se débarrasser de la reconnaissance. Vous êtes négligent envers votre bienfaiteur, il en est blessé, et vous insinue qu'il méritait mieux de vous. Alors vient le fameux vers :

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

Et voilà l'ingrat acquitté.

Je crois avoir dit cent fois ce que je pense de l'ingratitude qui me paraît un monstre. Mais on devrait demander la permission d'obliger ; car si quelques bienfaits dont on ne se soucie pas, d'un homme qu'on n'aime pas, vous tombent sur le corps, vous voilà obligés toute votre vie, souvent sans grand

sujet d'obligation, et quelquefois en faisant fort peu de cas de la personne.

Homme ! qui que vous soyez, dévot, libertin, prodigue, avare, philosophe, et même homme juste, s'il en est, croyez-vous avoir jamais donné par générosité ? Vous, dévot, vous êtes celui qui avez eu le moins de mérite. Vous avez placé votre argent à intérêt ; vous vous êtes imaginé qu'il vaudrait le pardon de quelque méchanceté ; vous avez dit : Je donnerai à cet homme, non parce qu'il est mon frère, mais parce qu'il est dit dans notre loi : Donnez aux pauvres, et vous aurez le royaume des cieux. Vous, libertin qui n'y croyez pas, n'était-ce pas peut-être pour vous débarrasser de ce mendiant ? Vous, prodigue, vous lui avez donné ce que vous auriez jeté également à la place où il vous a demandé l'aumône : c'était une occasion de plus de vous satisfaire. Vous, avare, c'est pour qu'on le dise, c'est parce qu'on vous regardait ; c'est pour refuser à tout le monde, et vous refuser à vous-même

le nécessaire. Vous, philosophe, c'est par humanité, j'en conviens ; mais vous êtes à votre aise ; il est aisé d'être philosophe quand on est riche : un petit écu ne vous dérange pas. L'auriez-vous assisté au point de manquer de votre superflu ? non, votre philosophie vous fait aimer trop vos aises. Et vous, homme juste, qui peut-être avez vu ce malheureux à la guerre se distinguer sous vos yeux, vous n'avez fait que votre devoir. Je le répète, je cherche un homme vraiment généreux, je n'en trouve point. Ce serait celui qui aurait plus de plaisir à donner qu'à jouir de ce qu'il a, et dont un mouvement d'élévation dans son âme, exprimé par sa figure, marquerait la satisfaction d'obliger en s'en privant.

Qu'on dise tout ce qu'on voudra des malheurs de l'amour, ils sont charmans. Mais si vous avez une tête extrêmement vive, ne vous y exposez pas. Si vous êtes raisonnable, accoutumez-vous à mettre plus de prix au bien qu'au mal. Si on sent plus celui-ci que

celui-là, qu'on n'aime pas. C'est ainsi que je dirais à un joueur : si vous êtes plus fâché de perdre mille louis que vous n'êtes aise de les gagner, ne jouez pas.

Sans crier toujours contre l'amour, laissez faire ce petit aveugle ; il mène encore mieux que la raison qui ouvre ses deux gros yeux sur des malheurs qui très souvent n'arrivent pas. On a fait un crime de tout ce qu'il y a de plus charmant. La nature ne s'en douterait pas : on y a fait venir l'honneur, la réputation, la décence, l'amour-propre. S'il y a des hasards, des convenances, des rapprochements et puis quelque folie, c'est un temps passé bien heureusement, et c'est autant de pris sur les momens fâcheux de la vie ; mais on vit comme si on avait deux fois à vivre ; on court après la réputation.

A la guerre et en amour, il faut savoir ce que l'on veut. Les demi-partis sont détestables. Les repentirs sont pitoyables. Qu'on combatte et qu'on aime par instinct ; qu'on

choisisse pour ces deux genres un beau champ de bataille ; et que la raison, appelée par cet instinct qu'elle ne peut pas détruire, et qu'on n'appelle instinct qu'à cause de cela, vienne en diriger les opérations.

Combien de temps un guerrier, qui a gagné une bataille, jouit-il de ce bonheur qui est si rare, et le plus brillant de ceux où l'on aspire ? Le lendemain, il est déjà déchiré par la calomnie et l'ingratitude. L'amant qui remporte une victoire sur la pudeur d'une femme, jouit au moins jusqu'à ce qu'un autre le remplace dans ses bras. Voilà autant de temps de gagné.

Il y a des symptômes d'amour aussi sûrs que des symptômes de maladie. On a chaud, on a froid en même temps. On est du même sentiment. On se rencontre dans la façon de juger. On approuve les mêmes choses, on a les mêmes goûts, on aime les mêmes choses, on aime les mêmes gens. On

aime les lieux où l'on a commencé à s'aimer et tout cela sans qu'on s'en doute.

Si la sympathie agit, comme je n'en doute pas, pourra-t-on condamner une femme qui ne se rend peut-être qu'à cause d'un rapport invisible entre elle et son vainqueur ? dans l'analyse du sang, n'y a-t-il peut-être pas des particules aimantées ?

Que la timidité rend intéressant ! que l'effronterie mécontente ! Que la timidité a de jolis regards ! que l'effronterie en a d'odieux ! Que la timidité allonge l'amour et lui donne de la vivacité ! que l'audace lui apporte vite l'ennui et le dégoût ! Que la timidité fait du chemin malgré sa pudeur ! et qu'on a de plaisir à jouir par elle ! L'audace fait quitter aussi aisément que l'audace a fait avoir.

Ce qu'on prend pour passion, n'est que de l'amour ; ce qu'on prend pour de l'amour, n'est qu'un desir ; ce qu'on prend pour de

l'amitié, n'est qu'un attachement fondé sur des raisons d'agrément et de convenance. Ce qu'on prend pour attachement, n'est qu'une liaison renforcée. Ce qu'on prend pour liaison, n'est qu'une connaissance.

En amour, il n'y a que les commencemens qui soient charmans. Je ne m'étonne pas qu'on trouve du plaisir à recommencer souvent.

Il n'y a rien de plus commode que d'aimer dans une société et vivre dans une autre. On y arrive gai et aimable pour tout le monde, lorsqu'on a laissé la femme qu'on aime entourée d'ennuyeux, et éloignant, d'elle-même, les aimables prétendans.

La coquetterie ne déplait qu'à ceux qui ne sont pas assez aimables pour en profiter. Qui sont ceux qu'elle fait enrager ? Les hommes pour qui on n'en fait pas dépense, et les femmes laides qui voient les succès

d'une jolie petite reine de société : il n'y a pas de mal à cela.

C'est avoir bien la fureur de la vanité que d'en mettre à être un homme à bonnes fortunes. On se tue, on passe des nuits entières ; on attend sous une fenêtre, on grimpe sur une grille ; on a à craindre d'être pris pour un voleur par les honnêtes gens, ou pour un honnête homme par les voleurs. On arrive gelé ; on est mal à son aise ; on n'y est qu'un moment ; on n'aime point ; cela n'est bon qu'à raconter. Si on raconte, on est un homme perdu : les vieilles femmes se déchaînent contre les vanteurs, comme si elles avaient encore quelque chose à risquer ; les jeunes ne disent rien, mais en font leur profit.

On change de sentiment parce qu'on change de santé et de sensation.

Une des choses où une femme peut re-

connaître que le sentiment de son amant baisse, c'est lorsqu'il a l'air de rêver chez elle, lorsqu'il voit avec plaisir arriver une visite, lorsqu'il a l'oreille au guet pour un carosse qu'il entend dans la rue, ou l'horloge. A moins que ce ne soit pour la détester, ce qu'on peut lire dans ses yeux, si cela est ainsi : c'est lorsqu'il prend un livre sur sa cheminée, ou qu'il en cherche un sur sa toilette. Oh, c'est un bien mauvais signe ! Si elle lui en fait un reproche, il répond : « Sûrs l'un de l'autre, on ne se gêne plus ». Or, si l'on ne se gêne plus, si l'on perd cette envie continuelle de se mettre réciproquement en valeur, de réussir, d'amuser ou d'intéresser, cette aventure est finie. On fera bien d'en recommencer une autre.

Les renouvellemens d'amour sont charmans. On se croit rajeuni de tout le temps de la séparation : on ne peut pas croire qu'il y en ait eu. Et surtout, quand on attrape son successeur, cela est encore vingt fois plus agréable ; car il l'est bien plus de trom-

per un amant qu'un mari. C'est là que l'esprit des femmes se déploie.

L'homme qui dit à la femme, avec qui il est bien tout-à-fait : mettons-nous à l'amitié, nous en serons plus heureux, est un malavisé, car il doit savoir que l'on s'y met insensiblement.

L'amitié est une prude sœur d'un petit libertin qui s'appelle l'amour : je crois qu'on n'est pas capable de l'une quand on n'est pas susceptible de l'autre. Je ne dis pas pour cela qu'une femme sans amour ne peut avoir ni ami, ni amie ; mais il est absolument décidé qu'elle ne trouvera jamais son vainqueur ; c'est qu'elle est décidée à une réserve qui exclut la confiance, et un abandon qui est nécessaire aussi à l'amitié.

L'amour est un microscope et un verre à facettes pour tout ce qu'il y a de bon. Jugez de ce que cette grosseur et cette multiplication apporte de charmes dans un

ménage d'amans. Si ces deux espèces de lunettes mensongères sont brisées par l'amitié, adieu le bonheur de la vie.

Maris du grand monde ! qui vous êtes mariés comme on se marie, il y a encore un moyen d'être bien avec vos femmes : si elles sont jolies, soupez souvent avec elles. S'il y a eu de la jalousie pendant le jour, ou une querelle, vous vous expliquez, vous vous raccommodez. On a de la confiance et de la croyance dans un petit particulier ; on est porté à la réconciliation. Elle se fait sous les auspices de la volupté, si ce n'est pas sous ceux de l'amour.

Vous ne soupez pas, la querelle reste ouverte. on ne s'explique point ; monsieur ne veut point faire les avances, madame boude. Le lendemain les apparences paraissent des certitudes, le surlendemain des fausses nouvelles arrivent ; le jour après, mauvais visage : quand on a de l'humeur on devient laid et déplaisant. Les rapports des deux parts, et les commissions le jour d'en-

suite ; puis les confidences de droite et de gauche, les mauvaises interprétations, les plaintes, les injures, des lettres aux parens, des reproches aux amis. Je ne donne que huit jours pour être brouillés tout à fait et un mois pour être ennemis irréconciliables.

Le bonnet de nuit qui va horriblement mal aux hommes, et la trop grande liberté du ménage, où l'on se voit trop souvent à son désavantage, commencent par y jeter du froid. De là beaucoup de paresse dans la conversation ; de là beaucoup d'ennui si l'on ne fait rien ; si l'un des deux prend un livre c'est encore pis ; on se fait de temps à autre une question à laquelle on répond à peine. Querelle entre les valets, on prend parti ; querelle pour les chevaux que madame fait peut-être attendre trop longtemps : cent choses dans ce genre-là. Et puis, sans la moindre raison raisonnable, on se rend malheureux tous les jours de plus en plus.

Il y a un crime réel et abominable; c'est

de troubler un mariage d'amour. Comme c'est le premier des bonheurs, il faudrait faire punir celui qui voudrait en priver deux amants époux. Y a-t-il quelque chose qui puisse valoir la félicité continuelle dont ils jouissent, s'ils sont bien faits l'un pour l'autre ?

C'est à force d'aimer la décence que je déteste celle qu'on appelle ainsi. Voici comment on l'arrange. On apprend à une fille à ne pas regarder un homme en face, à ne pas lui répondre, à ne jamais demander comment elle est venue au monde. Arrivent deux hommes noirs avec un homme brodé sur toutes les tailles. On lui dit : Passez la nuit avec ce monsieur. Ce monsieur, tout en feu, brutalement fait valoir ses droits, ne demande rien, mais exige beaucoup ; elle se lève en pleurs, tout au moins, et lui tout en eau. S'ils se sont dit un mot, c'est pour quereller. Ils ont mauvais visage tous les deux et sont déjà portés à se prendre en guignon. Le mariage commence toujours

ainsi sous d'heureux auspices. Toute la pudeur est déjà partie ; est-ce la pudeur qui peut alors empêcher cette jolie femme d'accorder par goût à celui qu'elle aime, ce qu'elle a accordé par devoir à celui qu'elle n'aime pas ? Et voilà l'engagement le plus sacré des cœurs profané par des parens et un notaire.

Pourquoi n'ose-t-on pas épouser une femme ou une fille qui aurait déjà aimé plus d'une fois ? On dirait que le mérite du sacrement et l'honneur des époux tiennent à certaine prise incertaine de l'innocence. C'est une preuve qu'elle a un cœur. Si elle ne l'a pas lâché tout entier, tant mieux encore ; plus elle aura cherché à aimer sans y réussir, plus elle rendra son mari parfaitement heureux, si on lui donne celui que son cœur désire.

La jalousie dure plus longtemps que l'amour. On est déjà bien détaché l'un de l'autre, on est déjà attaché ailleurs, on s'ima-

gine avoir des droits. C'est que l'amour-propre est le dernier qui s'en va.

J'ai remarqué deux différentes manières dont l'on tient qu'on parle de sa maîtresse. Quand on l'aime bien fort, on désire qu'elle n'ait pas de succès. On souhaite qu'elle soit mal mise et qu'il lui arrive même quelque gaucherie dans le monde, qui l'y fasse tomber, pour être plus sûr d'elle, et que, par reconnaissance d'un sentiment qu'elle ne croira pas pouvoir inspirer à d'autres, elle conserve son passionné. Quand on n'aime que par air, on veut que sa maîtresse brille, soit citée, fasse du bruit, reçoive des hommages. Le premier déprime la beauté de la sienne si on en parle, et relève ou invente quelque petit défaut. Le second exagère tout. Le premier est bien personnel, le second est bien confiant, ou est un fat.

Etre aimé de temps en temps par une jolie femme qui en aime d'autres ; être pris,

quitté, repris, sans qu'on s'en doute, est un état fort heureux. C'est un bénéfice sans charge d'âme.

Il est très joli d'aimer la femme d'un jaloux. Si l'on est adroit, on le fait servir à la garder pour soi ; on en est bien plus sûr. Avec quel plaisir ne la voit-on pas avec son mari ? J'ai vu des imbéciles qui s'avisaient de le trouver mauvais, qui le défendaient à leur maîtresse. Au contraire, il faut même leur en permettre l'usage, elles en évaluent bien mieux l'amant ensuite. Mais messieurs les maris sont toujours trop ou trop peu jaloux. Ils ne savent pas garder un juste milieu, ils laissent à l'amant trop d'occasions d'user sa flamme et ne prennent point garde à un autre hommage qui viendrait à la traverse. C'est à quoi on devrait les obliger.

Au moins, si ce n'était point celui-là ! disent les jaloux. La femme le renvoie, le sacrifie, ou le quitte tout bonnement. Le mari trouve que l'autre ne vaut pas mieux,

et rend tous les jours sa femme plus coupable et son accident plus connu.

Les jeunes cocus sont de bonne humeur, mais les vieux n'entendent pas raillerie. Un cocu de dix-huit ans, dit : ma femme est de mauvais goût d'avoir monsieur un tel qui ne me vaut pas, et s'en venge ailleurs. Le cocu de soixante ans craint de n'en pas trouver l'occasion,et est humilié, parce qu'il y a apparence que sa femme a raison.

Faites voir la Vénus de Médicis à un mari inquiet qui voyage avec l'amant de sa femme. Il dira qu'il est honteux de voir le cas qu'on fait de toutes ses prétendues beautés, et surtout de celles dont l'autre Vénus porte le nom, qu'on ne devrait pas regarder.

Si la femme qu'on aime change, et avertit, pour ne pas faire jouer un mauvais personnage à son mari ou à son amant, on n'a pas le droit de s'en plaindre. Elle en a sur

leur reconnaissance, pour tout le temps qu'elle a fait leur bonheur. Pourquoi avoir de mauvais procédés ? Il n'y a presque pas de raison de se brouiller. Mais point de cachotterie. Il n'y a que cela à mon avis qui rende les femmes criminelles.

Grâce pour les heureuses, malheureuses, tendres sans le savoir, émues sans le vouloir, qui, sans chercher des occasions, et même en les craignant, se trouveraient tout d'un coup la tête montée au plaisir, après quelques fêtes, quelques veillées charmantes, et tomberaient entre les mains d'un adroit qui saisirait le moment annoncé par tout plein de je ne sais quoi. Grâce encore pour elles : que personne n'en parle si on le sait. Ne les plaignez pas pour cela. Qu'elles ne s'en désolent pas non plus. On n'a rien à se reprocher de part et d'autre ; chacun a fait son devoir, si chacun a été aimable et de bon goût.

La femme la plus sage a son vainqueur ;

si elle l'est encore, c'est qu'elle ne l'a pas rencontré. C'est cette moitié de soi-même qu'on cherche toujours qui fait faire tant d'extravagance.

Ce n'est pas à prendre un amant que les femmes se perdent de réputation, c'est à hésiter de le rendre heureux. Sans s'en douter, elles sont la fable du public, qui les juge déjà avec rigueur. C'est devant lui que les premières scènes se passent ; et il en suppose de plus agréables dans le particulier.

Ce qui achève ces pauvres femmes, c'est de quitter ensuite cet amant qu'elles ont pris. Il faut qu'elles prennent la résolution de s'ennuyer toujours avec lui, ou de n'en pas prendre d'autres : car dès qu'on cite une femme pendant deux ou trois ans pour en avoir eu plusieurs, à vingt-quatre ans elle a fini sa carrière ; et l'on s'occupe des nouvelles mariées.

Voyez cette jeune victime de la religion et

de l'avarice, lâchée au monde et à ses dangers. Plus les Grâces ont présidé à sa naissance, et plus elle attire le désir de la part des hommes et l'envie de la part des femmes. On va la juger bien sévèrement : elle est perdue si elle a un caprice ; elle est malheureuse si elle a une passion. Elle passera pour insipide si elle n'a ni l'un ni l'autre, à moins qu'elle n'ait un esprit supérieur. Une figure médiocre, qui passe pour avoir des amans, lui enlève les succès dûs à la sienne qui est charmante. Elle ne sait point dire ni faire dire qu'elle est jolie. Sans bonne ni mauvaise réputation, elle est bientôt abandonnée par son mari, qui est fâché qu'elle ne soit pas à la mode, mais qui le serait davantage, à la vérité, si elle y était. Quelle est la vengeance de cette pauvre petite femme ? avoir de l'humeur contre lui ? il l'évitera en ne la voyant pas. Prendre un amant ? on l'enfermera. Comment y a-t-il tant d'honnêtes femmes dans le monde ?

La coquetterie, pour une femme, est

comme la galanterie pour un homme ; il y a loin de là à autre chose : sans songer à plaire à personne en particulier, on ne se fie ni se défie de personne. Laissez danser, courir, jouer la comédie, monter à cheval, passer les nuits. Ne faites jamais les maris ; vous échapperez peut-être au sort général.

Voici ce que je ne dis pas pour nous qui sommes catholiques, mais ce que je disais en Moldavie, où les femmes des boyards criaient contre de jeunes esclaves grecques : Ces filles vous sont en horreur ; je voudrais bien savoir pourquoi ? Je vous soupçonnerais d'un peu de jalousie. Avec un nom et du bien, vous sacrifiez votre liberté pour illustrer l'un davantage, ou pour augmenter l'autre ; vous courez à l'autel de Dieu lui faire un faux serment. Les autres sont assez religieuses pour ne pas le prendre à témoin de leurs affaires. N'est-ce pas un vil intérêt qui allie cette jeune et jolie personne avec ce vieillard dégoûtant ? ou bien n'est-ce pas par surprise de la part de ses parens ? Eh

bien, il en arrive de même dans cette classe qui fait le triste métier du plaisir.

Et vous ne voulez pas que ce qui est né avec des grâces leur cherche un appui ? qu'une créature que Dieu paraît avoir formée à plaisir, évite son dépérissement par les moyens qu'elle en a reçus sans doute pour cet usage ? Faudrait-il voir l'aimable rondeur de ces joues incarnates aplatie par la misère ? les contours gracieux de ces membres polis par l'amour se déformer par le besoin ? cette taille faite pour orner un théâtre, accroupie par un travail pénible, et dégradée par la pauvreté ? ces yeux, où ne devrait respirer que le plaisir, mornes et éteints par l'accablement ?

Les femmes les plus heureuses dans leur intérieur sont celles qui ont épousé des hommes de génie ; ils se laissent mener d'autant plus volontiers qu'ils sont toujours maîtres d'eux-mêmes ; on se donne quand on s'appartient.

Telle vertueuse que soit une femme, c'est sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir. Quand on la loue sur sa fidélité à son mari, elle est toujours prête à vous dire : Quelle preuve en avez-vous ? et on a même envie de laisser échapper une demi-confidence, pour en faire douter, quoiqu'elle existe réellement.

La sagesse d'une femme est une si belle chose que je veux toujours l'analyser. Si, avec une âme tendre, elle est portée à trouver un vainqueur, et si l'amour de Dieu, plus puissant, le lui fait éviter, ou résister, je respecte, et j'adore sa vertu. Que j'aime le combat, et la victoire de la Religion dans le cœur de *Zaïre !* Mais si l'on n'a pas d'amant par *Belle Arsenerie*, c'est-à-dire par fierté, froideur et présomption, j'abhorre le principe et la sotte qui le professe.

Quelle différence d'une jolie petite étourdie qui aime ou croit aimer, accorde ou repousse, prend ou refuse, garde ou renvoie ;

avec une belle et grande dédaigneuse qui croit faire le procès à son sexe en affichant son insipide sévérité. A coup sûr, la première est bonne, douce, indulgente, généreuse : et l'autre sera dure, difficile, susceptible et incomplaisante.

C'est une belle chose que la vertu, disent le plus ceux qui en ont le moins. Ils s'en font ; mais c'est aux dépens des autres. C'est surtout chez les femmes que cela se pratique. Elles devraient avoir un esprit de corps ; point du tout : au lieu de s'unir au moins contre les maris, ce sont elles qui crient le plus fort contre une malheureuse victime d'amans maladroits et de parens cruels.

Comment une femme qui fait remarquer qu'une autre a des amans, peut-elle croire qu'on lui fera grâce des siens ? Les femmes sont plus jalouses et plus envieuses que les hommes, parce qu'elles n'ont rien à faire de sérieux ; elles sont rancunières par légèreté, plus que par méchanceté, elles réfléchissent

peu, parce qu'elles sont toujours occupées d'ouvrages de bagatelles, de toilette et presque jamais de leur ménage. La vie des femmes est une enfance prolongée, elles en ont les joies, les colères, les petites méchancetés, l'irréflexion et les goûts.

Il est plaisant de voir leur sévérité pour quelques-unes d'entre elles qui n'ont pas eu plus d'aventures, et leur facilité à leur en donner sur le rapport des fats et des menteurs ; elles croient par là faire oublier les leurs.

L'une dit, j'ai accouché en secret, je respecte le public, je crie contre les autres, je suis vertueuse. L'autre : je ne me cache pas d'avoir une intrigue, je ne suis point une hypocrite, je suis vertueuse. La première crie contre la seconde. Est-elle jalouse de sa stérilité ?

Quelle injustice sur les réputations des femmes ! Une hypocrite avec dix amans n'a qu'à faire quelque visite de vieille femme,

et aller à des assemblées, on la déclarera bonne compagnie ; et la sensible ou l'étourdie mauvaise compagnie, pour une ou deux jolies petites aventures.

Je n'aime pas plus une femme qui saute les barrières à la chasse, que celle qui saute la barrière de tous les préjugés. Qu'elle ne franchisse que ceux qui font tort à la société et au doux et tendre commerce de la vie.

Malheur aux gens qui pensent sans réfléchir ! Avec une phrase sophistique, ils seraient capables de tout ce qui est mal, si par hasard ils ne sont pas nés avec une belle âme. C'est ce qui arrive plutôt aux femmes qu'aux hommes. Malheur aux penseuses ! Leurs nerfs ne sont pas assez forts pour tout saisir et tout embrasser. Gâtées par les flatteurs, comme les gens en place, elles abondent dans leur sens. Leur éducation, le manque de direction dans leurs lectures, le mauvais choix peut-être des ouvrages qu'elles lisent, souvent d'une très fausse philo-

sophie, leur donnent des torts que n'ont pas celles qui ont moins d'esprit qu'elles. Si leur amant n'est pas leur maître, la prétendue sagesse leur fait quitter la véritable.

Que peut un sexe faible qui n'a pas été exercé dans sa jeunesse à la morale, qui veut la suivre sans être réglé dans cette marche, qui tout d'un coup veut s'élever au-dessus de lui-même, qui n'a pas la force de savoir assez pour comparer et puis juger, qui n'a pas voyagé, qui n'a rien vu, qui a mal lu, qui prend de l'imagination pour de l'instruction, de la sécheresse pour de la vertu, l'envie de savoir pour de la science, et de l'entêtement dans un mauvais parti pour du caractère ? Je l'ai dit vingt fois : ce sexe charmant est supérieur au nôtre en tout plein de choses. Mais c'est un arbre à fruits qui doit être étayé. Le bâton qui soutient ce corps frêle, dont la couronne est toute en fleurs au printemps, en attendant les présens de l'automne, est bien moins intéressant, sans doute, mais est nécessaire ; et nous sommes le bâton.

Les femmes, il y a vingt ans encore, ne savaient seulement pas l'orthographe. A présent, je connais dix ou douze Sévigné : elles n'ont que trop d'esprit ; il faudrait les arrêter.

Les femmes les plus faciles sont celles qui ont peu d'imagination et de conversation. Elles ne connaissent pas le danger, elles s'y exposent toujours, prennent pour passionnés ceux qui le sont le moins, les plaignent ; et faute de bonnes raisons à leur dire, les récompensent de ce qu'ils ne sentent que très peu pour elles.

Les femmes les plus honnêtes courent le plus de risques. Elles ne s'attendent pas à ce qui va se passer. Elles rougiraient de prendre des précautions : ce serait gâter ses affaires et avoir l'air trop sûr de son fait que d'en prendre avec elles. Aller fermer une porte a deux inconvéniens ; d'abord cette annonce d'une entreprise effraie et la fait manquer ; et puis le temps d'y cou-

rir peut donner celui de se remettre d'une émotion qui, toujours entretenue, allait avoir son effet. Le bonheur et l'honneur de sa vie entière, est pourtant à la merci d'un valet qui entre pour faire du feu. Un mari... une visite..., mais peut-être compte-t-on sur les miracles de l'amour qui, à la vérité, fait très souvent lui-même sentinelle.

Il y a des femmes qui aimeraient si la journée était plus longue. *Sta sol* et elles seraient à vous. Les têtes s'échauffent vers le soir, l'après-souper est charmant. On se promène par le plus beau clair de lune du monde ; l'air est calme, mais le cœur ne l'est pas. On se sépare ; on parle du serein : les indifférens proposent de se coucher. Le lendemain c'est à recommencer ; elles ne se ressouviennent plus du point où on les a laissées ; et si elles s'en ressouviennent, c'est pour s'en garder une autre fois.

Quant une femme dit qu'elle s'ennuie

c'est comme si elle disait : personne n'est amoureux de moi.

L'amour-propre des femmes dure plus longtemps que celui des hommes ; elles ont bien de la peine à quitter le nom de l'amour et accusent d'insensibilité ceux que leur figure ou leur âge empêchent de les aimer.

Je crois avoir déjà dit que j'aime mieux un indiscret qu'un réservé. Il n'y a que les hommes qui soient l'un ; ils sont très confians : mais les femmes même au milieu de l'amour ne le sont pas tout à fait. Je n'ai jamais rencontré une indiscrète.

Il y a des femmes qui, sans prendre d'engagement, s'avisent d'être jalouses. Je crois qu'il faut les laisser là. Il y en a qui usent, en trois mois, un amour qui pourrait durer un an. Tant pis pour elles.

Il y a des femmes que l'on a comme une

charge. C'est un rude métier, quand on est à l'heure ; il faut de la liberté en amour comme dans le commerce.

Il faut avouer qu'on a bien gâté les femmes à plaisir, en les nommant les reines du monde, et la plus belle et meilleure partie de la création. L'une est vague, et l'autre sera vraie, quand ces dames seront douces comme des moutons, point réservées, point exigeantes, et ne songeront qu'à faire le bonheur de leurs maris ou, à son défaut, de leurs amis.

Les femmes sont nées contrariantes, elles trouvent une mauvaise raison à tout, et voient des obstacles, et font des représentations. Cela sauve quelquefois leur vertu.

Il y en a qui font des yeux amoureux, comptant que c'est de la politesse, et les rieuses, les aimables, donnent des espérances aux sots qui n'ont pas beaucoup vu

et examiné le monde ; elles ne pensent seulement pas à avoir un amant.

C'est la femme qui a le mieux senti le prix de ses appas lorsqu'elle était jeune, qui est souvent la plus aimable, lorsqu'elle ne l'est plus. Accoutumée à recevoir des hommages, elle se les conserve, par les charmes de son commerce, son indulgence, sa discrétion et même sa facilité pour les jeunes gens qui s'aiment. Elle s'en fait adorer. Bonne spéculation à un certain âge.

La dévotion n'est un état qu'en France, où les femmes, à quarante-cinq ans, troquent le rouge et le spectacle contre la messe, l'intrigue et le commérage ; mais dans les autres pays, ce sont souvent les plus jeunes, les plus vives, qui dépensent ainsi leur tendresse.

Les femmes ne sont pas aussi méchantes que les hommes, parce que leur éducation et leur manière de vivre tend à relâcher

leurs nerfs : on en est quitte pour de la malice avec elles. Mais qu'elles en ont ! et de la rancune ! qui est-ce qui en connaît qui pardonnent ? Elles sont plus susceptibles que les hommes. Leur amour-propre est toujours en sentinelle. Qu'on leur donne des armes ; il y aura dans une ville cinquante affaires par jour. Et puis, comptez sur elles : elles auront été un jour toutes parfaitement aimables et unies. On veut se rassembler le lendemain pour être encore aussi gai ; un rien change cette partie de plaisir dans le plus parfait des ennuis.

Il y aurait de l'injustice à la création, si les femmes n'avaient pas été dédommagées des peines de l'enfantement et des soucis du ménage, par la dispositon continuelle, où elles sont, à prendre et à recevoir le plaisir.

Le commencement chez les femmes est tout ce qu'il y a de plus brillant, de plus gai, de plus charmant. Les femmes seraient trop heureuses si cela continuait ;

mais aussi, elles sont trop malheureuses que cela finisse. Il faut que, changeant de sexe, une femme de quarante-cinq ans songe à devenir un homme aimable.

Les femmes sont deux fois plus fortes que nous. Voyez-les braver le froid aux courses de traîneaux ; le chaud à la promenade ; la fatigue à la chasse. Si elles y sont jolies et en valeur, rien ne les y arrête. Si l'on voulait les faire aller à la tranchée, si on leur promettait de s'en occuper, comme ailleurs, et qu'elles puissent y être bien mises, je parie qu'on les y mènerait.

En France, les femmes sont trop les mêmes. C'est la même façon d'être jolie, d'entrer dans une chambre, d'écrire, d'aimer, de se brouiller. On a beau en changer, on croit avoir toujours la même. Dans les pays étrangers, la marche est différente ; chacune a la sienne. Une jolie femme est aimable partout : et elle l'est d'autant plus

qu'elle a de naïveté, de sensibilité et de goût pour le plaisir. Je crois que tout cela se trouve plutôt en Angleterre, en Allemagne et dans les pays du Nord qu'en France.

Après avoir bien dit, lu, écrit et entendu sur les femmes, quel est le résultat de bien ou de mal sur leur compte, sans vouloir être piquant ou galant ? Le voici, de bien bonne foi : elles sont plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles, plus essentielles, et valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons, ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts ; et encore, comme je crois l'avoir dit ailleurs, nous en sommes la cause par notre despotisme, injustice et amour-propre. Je ne parle pas des femmes distinguées qui, par l'élévation de leur âme, la subtilité de leur esprit, la finesse de leur organe, et la constance dans l'instruction l'emportent sur les hommes les plus distingués. Mais qu'on suive, dans le cours de leur vie, cent personnes de chaque sexe ; on trouvera dans

l'un vingt fois plus de vertu que dans l'autre.

Tout va bien disent les *Leibnitz*, les *Pope*, les *Shaftsbury*, les *Bolingbroke* tristement. Tout va mal, disent gaîment les *Candide*, *Memnon* et *Scarmentado*. Le vrai, c'est que tout va, ni trop bien, ni trop mal. Par conséquent, chantez.

La cour vous a oublié ; chantez. Une jolie femme vous a quitté pour un de vos amis ; chantez, demain vous aurez la sienne : et il sera bien plus à plaindre que vous, parce qu'il ne sait peut-être pas qu'il faut chanter.

Il n'est pas donné à tout le monde de réfléchir et de tirer parti de ses réflexions. Si vous pensez à une sottise que vous avez faite, au lieu d'en avoir du regret, réjouissez-vous : puisqu'au moins vous ne ferez plus celle-là, et que vous songerez à en éviter une autre. Raison encore pour que vous chantiez.

Que chacun examine ce qu'il a souhaité toute sa vie. S'il est heureux, c'est parce que ses vœux n'ont point été exaucés.

Il y a des gens assez ennemis d'eux-mêmes, qui aiment mieux avoir un malheur qu'ils ont prévu, à force d'en prévoir, que jouir d'un bonheur auquel ils ne s'attendaient pas.

Quand on rit toujours on n'est pas gai ; quand on sait rire, on sait pleurer.

Il faut mettre tout au pis, et regarder comme un grand bonheur si, en rentrant chez vous, vous ne trouvez pas votre maison brûlée et votre maîtresse à un autre.

En quoi fait-on consister le bonheur d'un homme riche ? Il n'est jamais riche. Il est le fermier de ses valets. Il reçoit d'une main pour distribuer de l'autre. S'il ne donne pas ce qu'il est obligé de donner, il passe pour

un fripon ; s'il ne donne que cela, il passe pour un avare ; s'il donne plus, il passe pour une dupe.

La preuve que le malheur porte avec soi des impressions plus fortes que le bonheur, c'est qu'on voit, pour tel genre de malheur que ce soit, la désolation dans les yeux, le visage et les transports. On n'y voit presque pas l'empreinte du bonheur. Il y a un petit moment pour la joie. Mais dès que la petite expression en est passée, je défie que l'on voit si c'est un homme heureux à la guerre et en amour.

Il me semble qu'une grande douleur de l'âme ôte la mémoire ; cela me ferait croire plutôt qu'elle s'arrange encore moins avec la sensibilité qu'avec le jugement.

On peut souhaiter de devenir vieux, point pour vivre, mais pour mourir : parce qu'un vieillard s'éteint comme une chandelle.

On fait tort à la mort, de la présenter comme on fait. C'est nous qui sommes comme cela, quelques jours après être arrivés chez elle. On devrait la peindre en vieille femme bien conservée, grande, belle, auguste, douce et calme, les bras ouverts pour recevoir quelqu'un, et une corbeille pleine d'opium à côté d'elle pour perpétuer le premier sommeil.

# BIBLIOGRAPHIE

# BIBLIOGRAPHIE [1]

## PREMIÈRE PARTIE

### Ouvrages publiés par l'auteur et réimpressions singulières

I

LETTRES || A || EUGÉNIE || Paris || M.DCC.LXXIV, in-8°, 186 pages, plus un feuillet d'Errata.

II

(*) CEPHALIDE, OU LES AUTRES MARIAGES SAMNITES, opéra comique en trois actes,

[1] Pour les ouvrages que nous n'avons pu voir, nous indiquons en note la référence.

(*) Grimm, février 1777.

la musique par MM. Vitztumb et Cifolelli, les paroles de M. le prince de Ligne. Bruxelles, 1777.

Voir le tome 18 du nº XI.

III

INSTRUCTION || SECRETTE || DÉROBÉE A SA MAJESTÉ || LE ROI DE PRUSSE || *contenant les ordres secrets expédiés* || *aux officiers de son armée par* || *ticulièrement à ceux de la ca* || *vallerie, pour se conduire dans* || *la circonstance présente* || Traduit de l'original allemand || par le || Prince de Ligne || *Prix un Florin d'Hollande* || Première partie || IMPRIMÉ EN WESTPHALIE || l'an de la guerre 1779.

Deux parties en un volume petit in-8º. Première partie VI-60 pages, Seconde partie II-80 pages, paginées de 63 à 151.

(*) INSTRUCTION || SECRETTE || DÉROBÉE A SA MAJESTÉ || LE ROI DE PRUSSE || *contenant les ordres secrets expédiés* || *aux officiers de son armée, par* || *ticulièrement à ceux de la cavalerie* || *pour se conduire dans la circonstance présente* || Traduit de l'original allemand || par le || Prince de Ligne || A Belœil || *et se trouve* A BRUXELLES || chez F. HAYEZ, Imprimeur-Libraire, Haute-Rue || M.DCC.LXXXVII.

(*) D'après le *Bulletin du Bibliophile belge*.

(*) TRANSLATION, *from the original german into French, of* SECRET INSTRUCTIONS, *by* FREDERICK THE II KING OF PRUSSIA ; *being secret orders given by that monarch to the Officers of his Army, and particularly to those of the Cavalry, for the regulation of their conduct in War.* Now first translated into English. LONDON, 1798, in-8°.

Voir le tome 7 du nº XI.

## IV

PRÉJUGÉS || MILITAIRES || par un || OFFICIER AUTRICHIEN || *TOME PREMIER* || A KRALOVELHOTA || M.DCC.LXXX, in-8° de IV-224 pages, plus une addition comprenant une note, et une seconde table paginée de nouveau, 221, 222, 223, 224. Figures de Choffard. Un tableau statistique encarté page 210.

FANTAISIES || MILITAIRES || par un || OFFICIER AUTRICHIEN || *TOME SECOND* || A KRALOVELHOTA || M.DCC.LXXX, in-8° de II-148 pages, plans encartés p. 4, 12, 14, 16, 18, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 33, 38, 62, 68, 77, 107.

(**) FANTAISIES MILITAIRES, in-8° avec planches, 1876, Paris, Dumaine.

[Réimpression tirée à 200 exemplaires].

(*) *Bibliotheca Britannica*, Edinburgh, 1824, in-4°.

(**) D'après Lorenz.

(*) Préjugés militaires, in-8°, 1876, Paris, Dumaine.

[Réimpression tirée à 200 exemplaires].

Collection des grands écrivains militaires || Prince de Ligne || Fantaisies || Militaires || Paris et Limoges || Henri Charles-Lavauzelle, 1895, in-8°, 126 pp.

[Extraits].

Collection des grands écrivains militaires || Prince de Ligne || Préjugés || Militaires || Paris et Limoges || Henri Charles-Lavauzelle, 1895, in-8°, 116 pp.

[Extraits].

(**) Militär Vorurtheile und Phantasien, II Theile, mit karten-plänen 8°, Ebersdorf, 1797, aus dem Französischen von L.. von Brenkenhoff.

Voir n° xi, tomes 1 et 2 et n^os xxi, 1 ; xxii, 3 ; xxiii, 2.

V

(***) Colette || et | Lucas || comédie en un acte || mêlée d'ariettes || De l'imprimerie de l'auteur, chez l'auteur || m.dcc.lxxi, in-8° de 42 pages frontispice, vignettes et cul-de-lampe.

(*) D'après Lorenz.

(**) Vollstandiges Bücher Lexikon, von C. G. Kayser, Leipsig, in-4°, 1835.

(***) *Bulletin du Bibliophile belge.*

VI

COUP D'ŒIL || SUR || BELŒIL || à Belœil || de l'imprimerie || du P. CHARLES DE ——— || M.DCC. LXXXI, avec l'épigraphe :

*Sit meæ sedes utinam senectæ !*
*Sit modus lasso maris, et viarum*
*Militiæque.*

HOR, ode à Septimius, Liv. II.

in-8° de VI-150 pages, cul de lampe gravé page 150.

VII

(*) RECUEIL || DE || POÉSIES LÉGÈRES, en trois parties, format Cazin de 168, 219 et 82 pages [de l'imprimerie de Belœil, sans date].

(**) SENS DEVANT DERRIÈRE, PAR LE PRINCE DE ———, *sur l'imprimé de Belœil, sans titre, sans nom d'auteur, sans date,* in-8°, 74 pages. Réimprimé par Poulet-Malassis à 70 exemplaires, savoir : 50 Hollande, 16 grand papier de Hollande, 4 Chine.

VIII

MÉLANGES || DE || LITTÉRATURE || A PHILOSOPHOPOLIS || M.DCC.LXXXIII, petit in-12.

(*) *Bulletin du Bibliophile belge,* 1845.

(**) *Les Conteurs Libertins,* 2e série, par Ad. van Bever, Paris, 1905, in-18.

*TOME PREMIER,*

II-162 pages, plus une page de table non chiffrée :

Discours sur la profession des armes. Dialogue des morts. Oraisons funèbres. Sermon aux soldats du Régiment de Los-Rios. Lettres à M. de la Harpe (au nombre de II, sur César, Frédéric II et Henri IV).

*TOME SECOND,*

II-147 pages, plus 3 pages de table non chiffrées :

Lettres à M. Schœpflin. De moi pendant le jour. De moi pendant la nuit. De moi encore. Lettre à MM. tous deux frères, et mes amis, avec qui je parlais souvent de Jean-Jacques, dont nous venions de lire ensemble les lettres sur l'héroïsme. Mémoire pour mon cœur accusé. Prophéties. Mémoire sur Paris.

Voir le tome 10 du n° XI et les n°s XXI, 2 ; XXII, 1 et 4 ; XXIII, 1 et 3, et XXVI.

## IX

COUP D'ŒIL || SUR || BELŒIL || ET || sur une grande partie des || jardins de l'Europe || PAR LE PRINCE Charles de ——— || *Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée* || *par l'auteur,* [avec l'épigraphe citée au n° VI] à Belœil, || *et se trouve* A BRUXELLES || chez F. HAYEZ, Imprimeur-Libraire, Haute-Rue || M.DCC.LXXXVI, in-8° de IV-204 pp.

[Cet ouvrage est tellement différent de celui inscrit

au nº VI qu'il faut le considérer comme un ouvrage nouveau. Il a été réimprimé par l'auteur avec de nouvelles variantes au tome 9 du nº XI.]

Voir encore les nºs XXII, 1, et XXIII, 4.

## X

MÉMOIRE || SUR || LE ROI DE PRUSSE || FRÉDÉRIC LE GRAND || par || Msgr le P. de L''' || BERLIN || imprimé et se trouve chez J. F. Unger, 1789, in-8º de 56 pp.

(*) UNTERREDUNG MIT FRIEDRICH DEN GROSSEN ; aus dem Französischen, mit Anmerkungen, 8º, Berlin, 1789, Schöne.

Voir les nºs XI, 6 ; XIX ; XXII, 1 ; XXIII, 2 ; XXVI.

## XI

MÉLANGES || MILITAIRES, || LITTÉRAIRES || ET || SENTIMENTAIRES || A mon Refuge sur le Leopoldsberg, près de Vienne || et se vend à Dresde chez les frères || WALTHER, in-12.

*TOME PREMIER,* M.DCC.XCV,

261 pages, plus deux pages de table non chiffrées :

(*) D'après Kayser. Ce bibliographe mentionne également, sans autre indication, un ouvrage intitulé *Friedrich II, Unterricht*, qui doit se rapporter à ce paragraphe.

PRÉJUGÉS MILITAIRES
(Tableau statistique p. 261.)

*TOME SECOND*, M.DCC.XCV,

230 pp., plus deux pp. de table non chiffrées :

FANTAISIES MILITAIRES
(Tableaux et plans, p. 6, 18, 26, 28, 32, 34, 35, 36, 38, 39, 110.)

Voir plus haut, nº IV.

*TOME TROISIÈME*, M.DCC.XCV,

VI-229 pp. :

MÉMOIRES || sur || LES CAMPAGNES || DU PRINCE || LOUIS DE BADE || *en Hongrie et sur le Rhin* || AVEC DES NOTES || Tome premier.

*TOME QUATRIÈME*, M.DCC.MCV,

232 pages :

MÉMOIRES || sur || LES CAMPAGNES || DU PRINCE || LOUIS DE BADE || *en Hongrie et sur le Rhin* || AVEC DES NOTES || Tome second.

(*) FELDZÜGE DES PRINZEN LUDWIG VON BADEN IN UNGARN UND AM RHEIN ; aus dem Französosischen (von A. A. Königsdörfer) II Theile 8°, Wien 1799, und Walther in Dresde.

*TOME CINQUIÈME*, M.DCC.XCV,

XVI-159 pp. :

MÉMOIRES || SUR || LES CAMPAGNES || *faites en Hongrie au service* || *de l'Empereur* || par || LE COMTE

(*) D'après Kayser.

DE || BUSSY-RABUTIN, *Conseiller d'Etat de S. M., chambellan, maréchal de ses || armées, général commandant en Transylvanie et || colonel d'un régiment de Dragons* || AVEC DES NOTES.

*TOME SIXIÈME*, M.DCC.XCVI,

160 pp. :

MÉMOIRES || SUR || LA GUERRE || DES TURCS || Depuis 1736 jusqu'en 1739 || et sous les deux || MARÉCHAUX DE LACY || et || MÉMOIRE || sur le Roi de Prusse || FRÉDÉRIC II.

Voir plus haut, n° x.

*TOME SEPTIÈME*, M.DCC.XCVI,

XVI-226 pp. plus deux pp. de table non chiffrées :

INSTRUCTION || DE SA MAJESTÉ || le || ROI DE PRUSSE || contenant || les ordres secrets, en 1778, expédiés aux || officiers de son armée, particulièrement || à ceux de la Cavalerie, pour se condui || re dans la circonstance présente, || *traduit de l'original allemand* || par || *l'Editeur et l'Auteur des Notes et de* || *la Préface, et* || LETTRES || sur || LA DERNIÈRE GUERRE DES TURCS.

Voir les n$^{os}$ III ; XIX ; XXII, 1 ; XXIII, 2 ; XXVI.

.. .. ..

(*) BRIEFE WÄHREND DER TÜRKISCHEN FELDZÜGE VON 1787-1789, 8° Dresde, 1799, Walther.

*TOME HUITIÈME*, M.DCC.XCV,

179 pages. (Certains exemplaires portent au faux-titre : ŒUVRES MÊLÉES || EN PROSE ET EN VERS || de || S. A. M$^{sgr}$ LE PRINCE || CHARLES DE LIGNE || etc., etc. || *Tome Premier* || à Vienne || et se vend à

(*) D'après C. G. Kayser.

Dresde || chez G. F. Walther || Libraire de la Cour || 1806 :

COUP D'ŒIL || SUR || BELŒIL || et || SUR UNE GRANDE PARTIE DES JARDINS || DE L'EUROPE || Tome premier.

*TOME NEUVIÈME*, M.DCC.XCVI,

284 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome second*) :

COUP D'ŒIL || SUR || BELŒIL || et || SUR UNE GRANDE PARTIE DES JARDINS || DE L'EUROPE || Tome second.

Voir le n° IX.

(*) BESCHREIBUNG SEINES GARTENS ZU BEL-ŒIL NEBST EINER KRITISCHEN UEBERSICHT DER VORNEHMSTEN GÄRTEN IN EUROPA ; aus dem Französischen von W. G. Becker, 8° Dresde, Walther, 1799.

*TOME DIXIÈME*, M.DCC.XCVI,

284 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome troisième*) :

[Réimpression des *Mélanges de littérature* augmentés de : Mes Conversations avec M. de Voltaire. Mes Conversations avec Jean-Jacques. Lettre et Portrait en monosyllabes.]

Voir les nos VIII et XIX ; XXII, 2 ; XXIII, 4 ; XXVI.

*TOME ONZIÈME*, M.DCC.XCVI,

129 pages, plus 2 pp. d'Avis de l'Editeur (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome quatrième*) :

LETTRES A EULALIE.

Voir les nos XXI, 2 ; XXIII, 2.

(*) D'après C. G. Kayser.

*TOME DOUZIÈME,* M.DCC.XCVI,

368 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome cinquième*) :

MES ECARTS || OU || MA TÊTE EN LIBERTÉ || et || Mélange ou essai très négligé de || plusieurs genres de poésies || Tome premier |, (avec l'épigraphe : *Son esprit sans suite, et sa conduite n'ont pas le sens* || *commun*, COLLÉ...)

*TOME TREIZIÈME,* M.DCC.XCVI,

531 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome sixième*) :

MES ECARTS || OU || MA TÊTE EN LIBERTÉ || et || Mélange ou essai très négligé de || plusieurs genres de poésie || Tome second.

Voir les nos XX ; XXI, 2 ; XXII, 2 ; XXIII, 4 ; XXVI.

*TOME QUATORZIÈME,* M.DCC.XCVI,

195 pages :

MON JOURNAL || DE LA || GUERRE || DE SEPT ANS || Campagne de 1757 à 1758.

(Tableau statistique p. 160).

*TOME QUINZIÈME,* M.DCC.XCVI,

196 pages :

MON JOURNAL || DE LA || GUERRE || DE SEPT ANS || Campagne de 1759 et 1760.

(*) TAGEBUCH, WÄHREND DER FELDZÜGE 1757 BIS 1760 : aus dem Französischen (von A. A. Königsdörfer), 8° Dresde, 1797, Walther.

(*) D'après Kayser.

*TOME SEIZIÈME*, M.DCC XCVI,

164 pages :

MON JOURNAL || DE LA || GUERRE || DE SEPT ANS || Campagne de 1760, 1761 || et 1762.

*TOME DIX-SEPTIÈME*, M.DCC.XCVI,

131 pages :

MON JOURNAL || DE LA || GUERRE || DE SEPT MOIS || OU || DE BAVIÈRE || EN 1778 || et de celle || DE SEPT JOURS || AUX PAYS-BAS EN 1784.

*TOME DIX-HUITIÈME*, M.DCC.XCVI,

292 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome septième*) :

PIÈCES DE THÉATRE [La Reine de Majorque, p. 3. Céphalide, ou les Mariages samnites, opéra-comique en 3 actes, la musique par MM. Witzthumb et Cifolelli, p. 49. Diane et Endymion, p. 99. Le Désenchantement des Compagnons d'Ulysse, p. 142. La Noce interrompue, comédie en trois actes mêlée d'ariettes, p. 171. Alcibiade, comédie en un acte, p. 221. Le sultan du Congo, ou Mangogul (3 actes), p. 345.]

Voir le n° II.

*TOME DIX-NEUVIÈME*, M.DCC.XCVII,

264 pages :

MÉMOIRES SUR LES GRANDS || GÉNÉRAUX. [Discours préliminaire, p. 3. Mémoire sur les grands généraux de la guerre de Trente ans, p. 40. Mémoire sur les grands généraux de la guerre de Quarante ans, p. 98.]

Voir les n^os^ XXI, 1 ; XXII, 3 ; XXIII, 3.

(*) Feldzüge und Anecdoten berühmter Heerführer im 30 jährigen, und dem 40 jährigen ungarisch-türkischen und spanische Successions Kriege ; aus dem Französischen, 8° Wien 1799 (Walther in Dresde).

*TOME VINGTIÈME*, M.DCC.XCVII,

256 pp. (Œuvres mêlées, *Tome huitième*) :

Supplément a mes Ecarts || et portraits.

Voir les nos XX ; XXII, 4 ; XXIII, 3 ; XXIV et XXV.

*TOME VINGT-ET-UNIÈME*, M.DCCC.I,

II-357 pp. plus deux pages d'Errata (Œuvres mêlées, *Tome neuvième*) :

[Lettres à la marquise de Coigny, p. 3. Mon Refuge, ou satyre sur les abus des jardins modernes, p. 63. Voyage pittoresque à côté de ma chambre, p. 112. Voyage philosophique à ma chaise percée, p. 113. Voyage pittoresque, à messieurs les Poëtes et Dessinateurs de Vienne, p. 137. Les Deux Amis, p. 149. Dialogue entre un esprit fort et un Capucin, p. 160. Mémoire sur les Juifs, p. 173. Mémoire sur les Egyptiens, p. 197. Mémoire sur les Crétins, p. 215. Les Baisers, p. 218. Mémoire pour les Grecs, p. 230. Mémoire pour l'ancienne armée française, p. 263. Mémoire sur la nouvelle armée française, p. 272. Mémoire que me demanda le prince Potemkine sur l'armée russe en général, etc., p. 299. Mémoire sur la Pologne (1798), p. 330 ]

Voir les nos XIX ; XX ; XXI, 1 ; XXII, 1, 2 ; XXIII, 1, 2.

(*) D'après Kayser.

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE || LETTRES || du || PRINCE DE LIGNE || A LA Mise DE COIGNY || pendant l'Année 1787 || publiées avec une préface || par || M. DE LESCURE || PARIS || Librairie des Bibliophiles || rue Saint-Honoré, 338 || M.DCCC.LXXXVI. Un vol. petit in-8° de 4-XXI-69 pp.

Cette édition a été réimprimée sur le texte donné par Mme de Staël (voir n° XIX). Néanmoins, comme elle n'entre pas dans notre 3e division, nous la plaçons ici.

*TOME VINGT-DEUXIÈME*, M.DCCC.I, II-368 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome dixième*) :

[Discours à la Nation Belgique, p. 24. Lettres (quelques lettres à l'Impératrice de Russie, p. 75 ; fragment d'une lettre à M. M. en 1797, p. 120 ; Lettre à 64 émigrés, p. 122 ; à L... S..., p. 125 ; à M. Q., p. 131 ; à Mme de V., p. 134). Ecarts, p. 163. Sinonimes : le Débauché et le Libertin, p. 169. Ecarts, p. 177. Encore quelques sinonimes, p. 194. Lettre à M. de M., p. 198. Ecarts, p. 227. Portraits, p. 311. L'Enlèvement, comédie, p, 317.]

Voir les nos XIX ; XXI, 2 ; XXII, 1, 4 ; XXIII, 2, 3, 4 ; XXV ; XXVI.

*TOME VINGT-TROISIÈME*, M.DCCC.I, 270 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome onzième*) :

[Règne du grand Selrahcengil, p. 4. Contes immoraux, p. 45.]

Voir les nos XXII, 4 ; XXIII, 1.

*TOME VINGT-QUATRIÈME*, M.DCCC.I, 269 pp. Tableau statistique p. 268 :

[Relation de ma campagne de 1788 contre les Turcs. (Lettres à l'Empereur Joseph II et à divers, p. 33). Campagne de 1789 contre les Turcs, p. 189.]

Voir les nos XIX ; XXII, 1 ; XXIII, 2 ; XXVI.

*TOME VINGT-CINQUIÈME*, M.DCCC.II, 256 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome douzième*) :

[Poésies, p. 3. Portraits, p. 31. Lettres, p. 70. Portraits, p. 77. L'Enfant trouvé, comédie, p. 131. Ecarts, p. 179. Mémoire sur l'établissement de Hambourg, p. 189. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, Proverbe fait en trois heures, p. 195. Ecarts, p. 229.]

*TOME VINGT-SIXIÈME*, M.DCCC.II, 376 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome treizième*) :

[Mémoires sur M. le Comte de Bonneval, p. 3. Simple histoire à placer dans mes confessions, p. 149. Ecarts, p. 182. Vie du chevalier de Macare, p. 199 Ecarts, p. 212. Proverbe vertubleu, p. 227. Ecarts, p. 243. Copie d'une lettre à l'impératrice (Catherine), p. 249. Ecarts, p. 255. Le parfait Egoïste, p. 304. Ecarts, p. 344. Lettres à S. A. R. la Princesse Louise de Prusse, p. 356.]

Voir les nos XIV ; XIX ; XXI, 1 et 2 ; XXII, 4, 5 ; XXIII, 1 et 3.

*TOME VINGT-SEPTIÈME*, M.DCCC.IV, 326 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome quatorzième*) :

[Sur la correspondance littéraire adressée au grand duc Paul de Russie, p. 3. Sur le Lycée ou Cours de littérature par M. de la Harpe, p. 134. Des spectacles, p. 274. Principes de santé, p. 185.]

Voir les nos XXI, 2 ; XXII, 4.

*TOME VINGT-HUITIÈME*, M.DCCC.V,

XX-348 pages :

CATALOGUE || RAISONNÉ DES LIVRES MILI || TAIRES || DE LA BIBLIOTHÈQUE || DE S. A. LE PRINCE DE LIGNE.

*TOME VINGT-NEUVIÈME*, M.DCCC VII,

IV-276 pp. plus IV-pp. de tables. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome quinzième*, 1807) :

[Avant-propos, p. 1. Encore sur le Lycée, p. 5. Fragment sur Casanova, p. 38. Ecarts, p. 79. Les Enlèvements (pièce en 3 actes), p. 125. Poésies, p. 184. Suite du Roman : *Valérie ou Lettres de Gustave de Linar à Ernest de G.*, p. 268. Sur les mémoires de M. le baron de Besenval écrits par lui-même, p. 263.

Voir les nos XXII, 4 ; XXIII, 3 ; XXVI.

(*) VALÉRIE, OU LETTRES DE GUSTAVE DE LINAR A ERNEST DE G*** (roman de Mme de Krüdner) continuées par S. A. le prince de L... ; DRESDE, Walther, 1807, in-8o de 82 pp.

*TOME TRENTIÈME*, M.DCCC.VIII,

VIII-296 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome seizième*, 1808) :

MÉMOIRES || SUR || L'ORDRE || DE LA TOISON D'OR || ET SUR || L'ORDRE MILITAIRE || DE || MARIE-THÉRÈSE.

*TOME TRENTE-ET-UNIÈME*, M DCCC.VIII,

IV-220 pp., plus 4 pp. de tables (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome dix-septième*, 1808) :

[L'art de voyager, poème, p. 1. Réflexions sur les

(*) D'après Quérard.

deux Condé, p. 45. Ecarts, p. 53. Poésies, p. 123 (les délices de Vienne et de ses environs, ou les 4 saisons, Epîtres, etc.)]

*TOME TRENTE-DEUXIÈME*, M.DCCC.IX, 224 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome dix-huitième*, 1809) :

[Don Carlos, tragédie en 5 actes, p. 5. Saül, tragédie en 5 actes, p. 101. L'heureux mauvais conseil, comédie en 2 actes, p. 154. Poésies, p. 195. Dialogue des morts entre Garrick et Préville, p. 197. Epîtres à Mlle de Bernbrunn, p. 203. Lettre à MM. Alexandre de la Borde et Arthur Dillon, p. 218.]

*TOME TRENTE-TROISIÈME*, M.DCCC.XI, VI-156 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome dix-neuvième*) :

[Petit Plutarque de toutes les Nations, p. V.]

*TOME TRENTE-QUATRIÈME*, M.DCCC.XI, VI-288 pp. (ŒUVRES MÊLÉES, *Tome vingtième*) :

[Petit Plutarque de toutes les Nations, seconde partie, p. V.]

Voir les nos XXII, 4 ; XXIII, 4.

## XII

(*) VIE DU PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE, GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES AUTRICHIENNES, écrite par lui-

(*) D'après Quérard. Le prince de Ligne, dit ce bibliographe, a tiré, en grande partie, les matières de cet ouvrage de celui de Mauvillon.

même, et publiée pour la première fois. WEIMAR, Bureau d'industrie, 1809.

MÉMOIRES || DU PRINCE || EUGÈNE DE SAVOIE || ÉCRITS || PAR LUI-MÊME || A PARIS || chez L. DUPRAT-DUVERGER, || Rue des Grands-Augustins, n° 21, || 1810 || in-8°, XIV-189 pp.

(*) VIE DU PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE, généralissime des armées autrichiennes, écrite par lui-même et publiée pour la première fois en 1809, III^e édition revue, corrigée et augmentée de notes et de la dernière partie de la vie de l'auteur jusqu'à sa mort, PARIS, Michaud frères, 1810, in-8° avec portrait.

Voir le n° XXIII, 5.

## XIII

NOUVEAU || RECUEIL DE LETTRES || DU FELD-MARÉCHAL || PRINCE DE LIGNE || EN RÉPONSE A CELLES || QU'ON LUI A ÉCRITES || WEIMAR || AU BUREAU D'INDUSTRIE || 1812, 2 vol. in-8°.

*PREMIÈRE PARTIE,*

II-220 pp.

(*) D'après Quérard. Voir la note de la page 183.

*DEUXIÈME PARTIE,*

II-177 pp., plus trois pp. d'*Errata* communes aux deux volumes.

Les pages 93, 94, 95 et 96 du 2e volume sont réimprimées avec des variantes et cartonnées, dans certains exemplaires, entre les pages 176 et 177 de ce volume.

# DEUXIÈME PARTIE

## ŒUVRES POSTHUMES

### XIV

(*) PHILOSOPHIE DU CATHOLICISME || PAR LE PRINCE DE L... || Avec la réponse par Mme la Comtesse M..... de B... et une préface par Ph. Marheinecke || *Berlin. Aux dépens de la Realschulbuchhandlung,* 1816, in-8°.

(**) Philosophie des Katholocismus.

### XV

MÉMOIRE || sur || LE COMTE DE BONNEVAL || Par le prince de Ligne || Suivi des lettres de la Comtesse de Bonneval || à son mari, de celles du Comte à son || père, etc. || Nouvelle édition || revue, corrigée et augmentée || du procès du comte de Bonneval, fait et instruit || par lui-même, et de deux mémoires de ce comte || sur la

(*) D'après Peetermans, « *Le prince de Ligne ou un écrivain grand seigneur à la fin du XVIIIe siècle.* »

(**) Mentionné sans autres détails par Kayser.

tactique || Paris || chez Mme Hérissant le Doux, imprimeur || ordinaire du Roi, rue Saint-Marc, no 24 || et chez Delaunay, libraire, au Palais Royal || galeries de bois, n° 243 ||

1817, in-8°, xii-266 plus une page de table.

Voir no xi, tome 26. Nous donnons ici cette réimpression, supposant qu'elle a été faite par les soins de quelque ami du prince de Ligne, retour d'émigration, à l'aide des notes de l'auteur.

## XVI

REVUE NOUVELLE, tomes vi et vii, Paris, 1845 et 1846.

Fragments inédits des mémoires du maréchal prince de Ligne.

Voir no xxiv.

## XVII

LE LIVRE, Paris, année 1887, bibliographie rétrospective.

Lettres du Prince de Ligne a Casanova.

## XVIII

LA REVUE DE PARIS, 15 juin, 15 juillet 1895.

LETTRES DU PRINCE DE LIGNE A L'IMPÉRATRICE CATHERINE publiées dans un article intitulé : *L'Impératrice Catherine et le prince de Ligne*, par Lucien Perey (M^lle^ Luce Herpin).

FIGURES DU TEMPS PASSÉ — XVIII^e^ siècle, par Lucien Perey, Paris, Calmann-Lévy, 1900. Réimpression, pages 103-217 du précédent article.

Ayant observé que les lettres de l'impératrice Catherine publiées à la *Revue de Paris* par M^lle^ Herpin différaient notablement dans leur texte de celles imprimées aux tomes 27 et 42 du *Recueil de la Société impériale d'histoire de Russie*, d'où elle les a tirées, nous avons eu l'honneur de lui demander si elle avait pris sur elle de corriger le prince de Ligne comme elle avait fait l'impératrice Catherine. M^lle^ Herpin a bien voulu nous répondre qu'elle a publié ces lettres « absolument sans y rien changer » et telles que les lui avait communiquées M. Jacques Grot. (M. Grot est le président de la Société historique russe que, par habitude des bonnes maisons, M^lle^ Herpin appelle toujours M. de Grot.)

C'est avec la plus vive satisfaction littéraire que nous inscrivons ici la déclaration de M^lle^ Herpin. Cette autrice, dont l'habitude est de couper au moins en deux le moindre bout de lettre pour paraître « documentée », de changer les dates avec une fantaisie dont on n'a jamais su si elle est calculée ou inconsciente, de faire dire aux textes le contraire de ce qu'ils expriment pour aviver l'intrigue de ses histoires, s'est fait, en respectant le prince de Ligne, une violence vraiment méritoire. Nous avons d'ailleurs, nous aussi, des correspondants à la *Société historique russe* qui vont nous permettre, très prochainement, de célébrer avec abondance, et sur les données les plus exactes, les vertus philologiques de M^lle^ Herpin.

# TROISIÈME PARTIE

## RÉIMPRESSIONS COLLECTIVES

### XIX

LETTRES || ET || PENSÉES || DU || MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE || PUBLIÉES || PAR Mme LA BARONNE DE STAEL-HOLSTEIN || A PARIS, || chez J. J. PASCHOUD, Libraire, quai des || Grands Augustins, no 11, près le pont Saint-Michel || A GENÈVE || chez le même Libraire || 1809, in-8o, XIII-333 pp. plus une page d'errata.

LETTRES || ET || PENSÉES || DU || MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE || PUBLIÉES || PAR MAD. LA BARONNE DE STAEL HOLSTEIN || *Quatrième édition revue et augmentée* || A PARIS || chez J. J. PASCHOUD, Libraire, Quai des || Grands Augustins, no 11, près le pont Saint-Michel || A GENÈVE, || chez le même Libraire || 1809, in-8o 336 pp.

(*) LETTRES ET PENSÉES, traduction anglaise, Londres, 1809, 2 vol. in-12.

(**) BRIEFE, CHARAKTERE UND GEDANKEN, *heraus*

(*) D'après *The Bibliographer's Manual of English Litterature*, by W. T. Lowndes, London, in-12, 1861.

(**) D'après Kayser.

*gegeben von der Frau von* Staël-Holstein ; deutsch von J. K. W. Spazier, geboren Mayer, 8° Amsterdam, 1812.

Bibliothèque || des mémoires || relatifs à l'histoire de la France || pendant le xviii^e^ siècle || avec avant-propos et notes || par M. Fs. Barrière || Tome xx || Paris || Librairie de Firmin Didot et C^ie^ || Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56 || 1879.

Correspondance et pensées du prince de Ligne, seconde partie du Tome xx, xx-174 pp. (reproduction de la publication de M^me^ de Staël, *Lettres et Pensées*, précédée d'une introduction tirée des *Etudes de philologie et de critique*, par le comte Ouvaroff, Saint-Pétersbourg, 1843).

## XX

Œuvres || choisies || du Maréchal prince de Ligne || publiées || par M. de Propiac || Faisant suite aux Lettres et pensées du même || Auteur, *publiées* par Madame la baronne de || Staël-Holstein || A Paris || chez Joseph Chaumerot, Libraire, Palais-Royal || galerie de bois, n° 188 || 1809, in-8°, 4-vi, 444 pp. (1)

(1) Nous n'avons pu trouver cet ouvrage dans aucune des bibliothèques de Paris. M. Edouard Ducoté qui en possède un exemplaire a bien voulu nous communiquer cette notice.

## XXI

ŒUVRES CHOISIES || LITTÉRAIRES, HISTORIQUES ET MILITAIRES || DU || MARÉCHAL PRINCE DE LIGNE || CONTENANT || Des mémoires sur la Pologne, les Juifs, les Bohémiens, etc. ; || — Les Armées Françaises, Russes et Autrichiennes ; — des || Fantaisies militaires : le Portrait de Catherine II ; les Portraits et les Caractères des grands généraux de la || guerre de Trente ans : — des Pièces inédites sur le Comte || et Bacha de Bonneval.

Un choix de Pensées et Maximes ; — des Mélanges de Morale, || de Littérature ; — des Portraits, Lettres et Bons mots ; des || Anecdotes sur la Cour de France, la Reine Marie-Antoinette, || le Duc d'Orléans, et beaucoup d'autres personnages célèbres || dans le monde politique et littéraire des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles : || *Précédées de quelques détails Biographiques sur le Prince de* LIGNE || ET PUBLIÉES PAR UN DE SES AMIS. [Le C. de B.] || A GENÈVE, || chez J. J. PASCHOUD, Imprimeur et Libraire ; || Et à PARIS, chez F. BUISSON, Libraire, Rue Gilles-Cœur, n° 10. || 1809, 2 vol. in-8°.

*TOME PREMIER*, 2-XXII, 416 pages :

[Utopie, ou Règne du grand Selrahcengil, p. 8. — Mémoire sur la Pologne, p. 17. — Mémoire sur les Juifs, p. 47. — Mémoire sur les Bohémiens, p. 66. — Mémoire sur l'armée russe, p. 72. — Mémoire pour l'ancienne armée française, p. 86.

— Mémoire sur la nouvelle armée française, p. 98. — Remarques sur l'armée autrichienne, p. 109. — Fantaisies militaires, p. 129. — Portrait de Catherine-le-Grand, p. 189. — Sur la guerre de Trente ans, p. 208. — Grands généraux de la guerre de Trente ans, p. 223. — Mémoire sur le C. de Bonneval, p. 258.]

*TOME SECOND*, IV-422 p. :

[Mes Ecarts, ou ma tête en Liberté, p. 1. — Mélanges de morale et de littérature, p. III. (Tirés des tomes XX, XXII, XXIII, XXV, XXVII des *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires*). — Considérations sur la Révolution française, ses causes et ses effets, p. 221. (Tirées des Tomes XXI, XXV, XXVI, XXVII des *Mélanges militaires*, etc.). — Mémoire sur Paris, p. 263. — Anecdotes littéraires, p. 280 (Remarques sur la Correspondance de La Harpe) : Remarques sur le Lycée de M. de La Harpe, p 312. — Lettres à Eulalie sur les spectacles de société, p. 345. — Le Parfait égoïste, p. 361. — Mémoire pour mon Cœur, p. 385.]

## XXII

MÉMOIRES || et || MÉLANGES HISTORIQUES || et littéraires, || par || LE PRINCE DE LIGNE || ornés || de son portrait et d'un Fac-simile de son écriture. || PARIS || AMBROISE DUPONT ET Cie, LIBRAIRES || éditeurs de l'histoire de Napoléon, par M. de Norvins ; || rue Vivienne, nº 16 || 1827, 5 vol. in-8º.

*TOME PREMIER*, 4-XX, 393 pp., plus une page de table, portrait en frontispice, gravé par Couché fils.

Notice sur le prince de Ligne. — Mémoire sur Frédéric II. Lettres à la marquise de C..., à l'empereur Joseph II, au prince de Kaunitz, au maréchal de Lacy. Lettres sur la guerre des Turcs, adressées au comte de Ségur. Lettres à l'impératrice Catherine II, à M. de La Harpe, à M. Schœpfflin. Des lettres de J.-J. Rousseau sur l'héroïsme. Coup d'œil sur les jardins.

*TOME DEUXIÈME*, 4-428 pp. :

Mémoires sur les Grecs, les Egyptiens, les Crétins, les Juifs, sur la Pologne. — Dialogues des Morts. — Dialogue entre un Esprit fort et un Capucin. — Conversations avec J.-J. Rousseau. — Séjour chez Voltaire. — Mes Ecarts ou ma Tête en Liberté. — Remarques sur les Femmes. — Portraits d'Isidore, de Carite, d'une Anglaise, de la princesse Basile-Dolgorouki, d'Euphrosine, d'une Esther, d'Iphise, de Rosamonde, de la princesse Louise Radziwill, de la princesse Angélique Radziwill, de la princesse Radziwill d'Arcadie, de Catherine le Grand. — Fragments : l'État le plus heureux. La Noblesse. La vieille Europe. L'Amour. La Mort. Le Lapin de la Fontaine. Maurocordato. Le comte de Ségur. Encore le comte de Ségur. Le comte et le vicomte de Ségur. Le chevalier de Boufflers. Madame du Deffand, la maréchale de Mirepoix, etc. Joseph II, Louis XVI, Marie-Antoinette. L'abbé Beaudeau. M. de Pezay et M. Necker. M. de Chamilly. Casti. Le docteur Gall. Chateaubriand.

*TOME TROISIÈME*, 4-XI-391 pp., fac-simile d'autographe p. 4.

Avant-propos de l'éditeur. — Préjugés militaires. Fantaisies militaires. Mémoires sur les grands généraux.

*TOME QUATRIÈME*, 1828, 4-456. (Certains

exemplaires brochés portent, après le titre, un carton devant aller p. 152, tome II : *Lettre du Prince de Ligne à J. J. Rousseau*).

Fragments sur Casanova. Remarques sur la correspondance littéraire et le cours de littérature de La Harpe. Sur les Mémoires de Besenval. Sur l'armée française pendant la Révolution. Sur la Révolution française. Utopie, ou Règne de Selrahcengil. Quelques Caractères : Le Parfait égoïste ; le Débauché et le Libertin ; les gens d'esprit et les Académies ; Voyage à Spa ; le chevalier de Saxe ; de la méchanceté et de la malveillance ; le chevalier de Macare ; de quelques hommes presque parfaits ; la dévotion (*fragment d'une lettre à M^me^ de V.*). De moi pendant le jour. De moi pendant la nuit. De moi encore. Mémoires pour mon cœur. Portraits : Avanturos, Zeila, Katiska, Callimaque, Hermine, Mobile, Semilla, Eugenio, Felician, Joliette, Confusionnax, Agannipide, Grambel, Superba, Aspasie, Volubile, Aristophile, Floveros. De la manière de lire et d'écrire l'histoire. Des grands hommes de Plutarque. Les Enlèvements, comédie.

*TOME CINQUIÈME*, 1829, 4-v-490 pp.

Avis des Editeurs. — Vie du prince Eugène de Savoie. Mémoire sur le comte de Bonneval.

Voir le n° XII.

## XXIII

ŒUVRES || du || PRINCE DE LIGNE || précédées || D'UNE INTRODUCTION PAR ALBERT LACROIX || BRUXELLES, Fr. van Meenen, imprimeurs éditeurs || rue de la Putterie, 33 || PARIS || A. Bohné, Libraire || rue de Rivoli, 170 || 1860, 4 vol. in-12.

*TOME PREMIER*, 32-350 pages, plus une page de table.

*Introduction.* — *Le Parfait Egoïste.* — *Mémoire pour mon cœur accusé.* — *Mémoire sur M. le comte de Bonneval.* — *Mémoires et Opuscules.* — [Utopie ou règne du grand Selrahcengil. Mémoire sur la Pologne. Mémoire sur les Juifs. Mémoire sur les Egyptiens, dits Bohémiens. Mémoire pour les Grecs. Mémoire sur les Crétins. Mémoire sur Paris]. *Coup d'œil sur les Jardins. Sermon sur l'héroïsme.*

*TOME SECOND*, 400 pp.

*Correspondance.* [Où l'on a compris les Lettres à Eulalie sur les théâtres de société]. *Fantaisies militaires* [Extraits].

*TOME TROISIÈME*,

*Mélanges historiques.* [Portrait de Catherine le Grand. Sur la guerre de trente ans. Sur les grands généraux de la guerre de trente ans. Sur la révolution française. Sur l'armée française avant la révolution. Sur la manière de lire et d'écrire l'histoire.] *Mélanges littéraires :* Caractères. [Le débauché et le libertin. Les gens d'esprit et les Académies. Voyage à Spa. Le chevalier de Saxe. De la méchanceté et de la malveillance humaines. Le chevalier de Macare. De quelques hommes presque parfaits. De moi pendant le jour. De moi pendant la nuit. De moi encore.] — *Portraits.* — [Les mêmes qu'au tome II de l'édition de 1827]. — *Fragments divers* [même observation]. — *Sur les mémoires du baron de Besenval.*

*TOME QUATRIÈME*,

*Mes deux conversations avec J.-J. Rousseau.* — *Mon séjour chez M. de Voltaire.* — *Dialogues, dialogue des*

*morts, dialogue entre un Esprit fort et un capucin. — Mes Ecarts, ou ma tête en Liberté. Les Enlèvements, comédie en 3 actes. — Coup d'œil sur Belœil. — Oraison funèbre. — De Plutarque et de ses grands hommes. — Poésies.*

## XXIV

MÉMOIRES || du || PRINCE DE LIGNE || suivis || DE PENSÉES || et précédés || D'UNE INTRODUCTION PAR ALBERT LACROIX || AMSTERDAM || L. van Bakkenes et Cie || Libraires || BRUXELLES || Fr. van Meenen et Cie, imprimeurs éditeurs || rue de la Putterie, 33 || 1860. || Tous droits réservés. Un vol. in-12 de 286 pp. plus une page de table non chiffrée.

Voir nos XVI et XI, 20.

## XXV

CARACTÈRES || ET || PORTRAITS || 1756-1812 || PARIS || Librairie Sandoz et Fischbacher || G. Fischbacher, successeur || 1879 || petit in-8° de XVI-211 pp.

[La Notice est signée C. R. M. de Lescure lit Charles Read.]

## XXVI

LES PETITS CLASSIQUES || ŒUVRES CHOISIES || DU || PRINCE DE LIGNE || AVEC UNE NOTICE ||

par || M. DE LESCURE || PARIS || Librairie des Bibliophiles, || M.DCCC.XC. || in-8°, 4-XLIII-252 pp. avec portrait.

[SOUVENIRS ET PORTRAITS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES. (Mes deux Conversations avec J.-J. Rousseau. Mon séjour chez M. de Voltaire. Le Comte de Ségur (1756). Encore le Comte de Ségur. Le Comte et le Vicomte de Ségur. La Maréchale de Luxembourg. Le Chevalier de Boufflers. Floveros. Mme du Deffand. La Maréchale de Mirepoix et la Comtesse de Boufflers. Louis XVI. L'abbé Baudeau. M. de Pezay et M. Necker. Marie-Antoinette. Le Duc de Penthièvre et le Duc d'Orléans. Sur les mémoires de M. le baron de Besenval, écrits par lui-même. Conversations avec Frédéric, roi de Prusse. L'Empereur Joseph II. Portrait de Catherine le Grand. Maurocordato, Avanturos.) MÉLANGES PHILOSOPHIQUES ET HUMORISTIQUES. (De moi pendant le jour. De moi pendant la nuit. De moi encore. Diverses remarques sur les Femmes. Le Débauché et le Libertin. Les gens d'esprit et les Académies. La Noblesse. L'Amour. La Mort. Le Lapin de La Fontaine. Voyage à Spa.) CORRESPONDANCE. (Lettres à l'Empereur Joseph II. Lettres au Comte de Ségur sur la dernière guerre des Turcs.

# TABLE

# TABLE

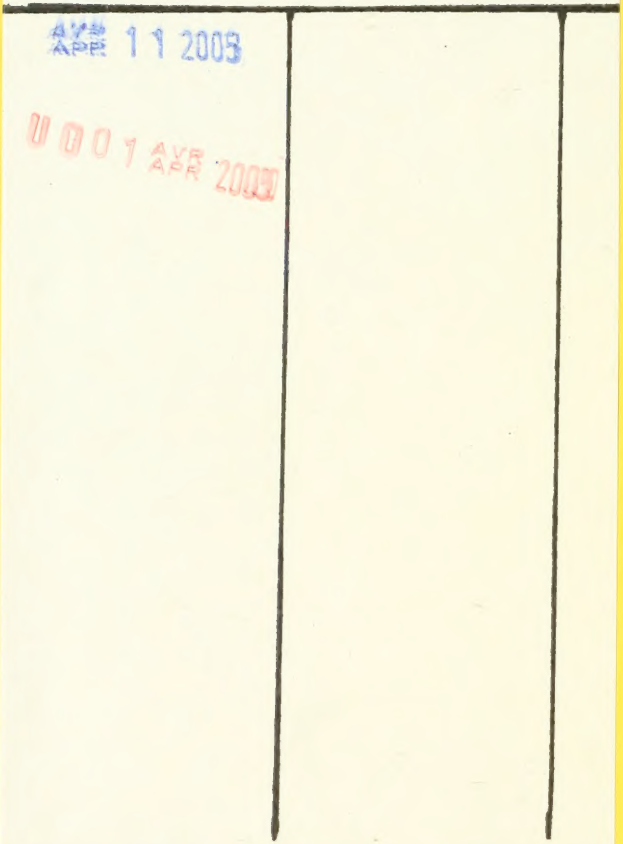
Notice sur le prince de Ligne . . . . 13
Mes Ecarts, ou ma Tête en Liberté . . 47

Bibliographie . . . . . 167

Imp. A. Lemercier, 5, Rue Yver, Niort.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Li
University
Date



a39003 003333597b
D 285.8 .L5A33 1906
LIGNE, CHARLES JOSEP
MES ECARTS